MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

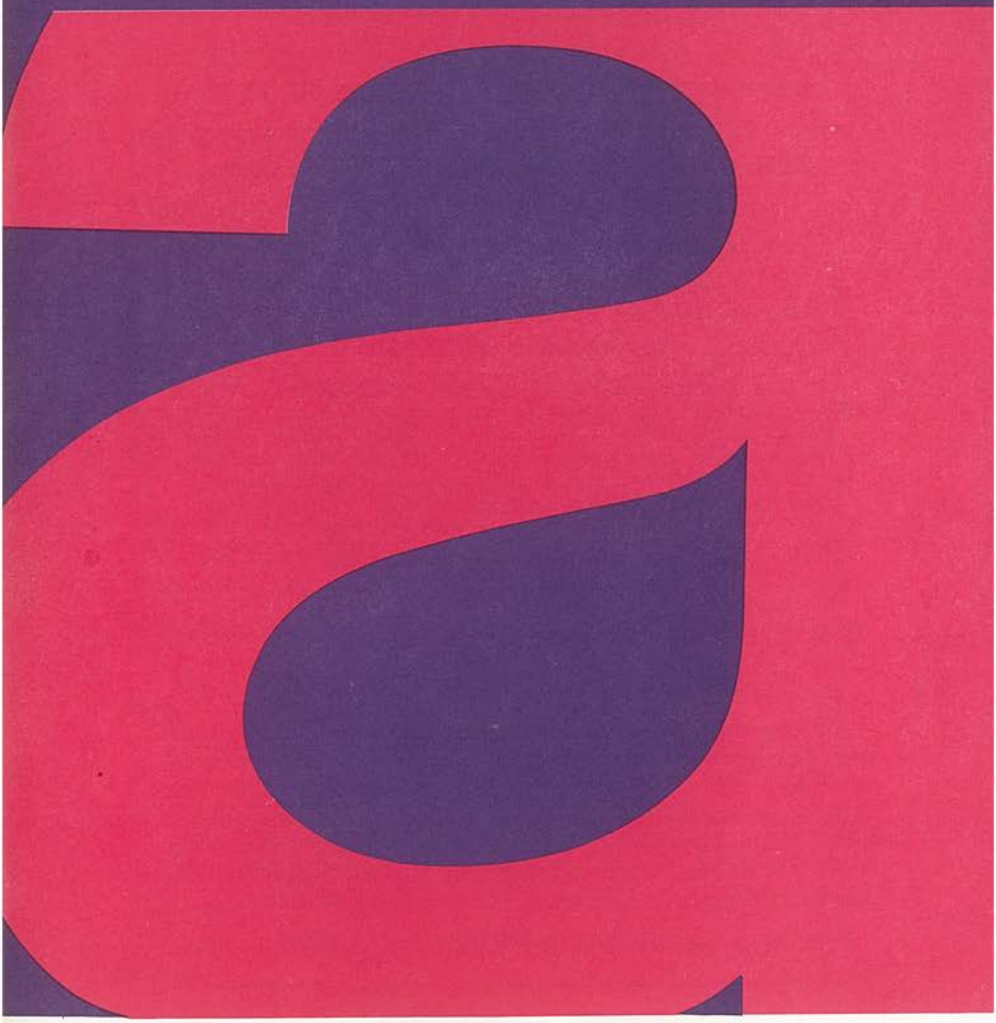
Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Janvier 1981
28e année

325

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	**90 F**	**45 F**
Etranger	**115 F**	**60 F**

Abonnement de soutien : 1 an : 115 F — Etranger : 135 F

Abonnement d'Honneur à partir de **175 F**

Le numéro : **9 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1980 »
Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT
Dépôt légal 1981. N° 438 — Imprimé en France
Commission paritaire N° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE JANVIER 1981

SOMMAIRE

Ego contre Ego, par le Sénateur HENRI CAILLAVET 5
Discours de FRANÇOIS MASSOT, député des Alpes de Haute-Provence 7
Une histoire critique du mot homosexualité, par JEAN-CLAUDE FÉRAY 11
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE 22
Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI ... 32
Géographie et espoir, par JEAN-HENRI DE BACO 39
Le pharaon pas comme les autres, par FRANCIS GAZEAU 40
La parallèle (suite et fin), par J.-P. DE LAVILLAN 42
L'endeuillé, poème de FLORÉAL DURAN 48
Ce qu'est ARCADIE, par ANDRÉ BAUDRY 50

THÉÂTRE :
L'habilleur, de Ronald HARWOOD 53

CINÉMA :
Justocœur, de Mary STEPHEN 54
Le rebelle, de Gérard BLAIN 55
Deux lions au soleil, de Claude FARALDO 56

CHANSON :
Catherine RIBEIRO, Francis LALANNE, Jean GUIDONI 57

LIVRES :
L'infini chez soi, de Dominique ROLIN 60
Le rouqin, de Luc CHAREST 61
Sebastian ou la perdition, d'EILATHAN 62
Les mots de hasard, de Mireille BEST 63

ARCADIE ET ARCADIE

Les habitants d'ARCADIE en Grèce viennent de découvrir, 27 ans après, l'existence de notre revue et de notre mouvement.

Leur fierté, leur amour-propre, leur dignité sont bafoués.

Ils ont débattu de cette grave affaire au sein de leur parlement, et le député de cette province, M. Kantzoris demande que les droits de ses concitoyens soient protégés contre cette injure.

Un télégramme a été adressé à M. Giscard d'Estaing pour le prier d'interdire la revue ARCADIE en France. Divers organismes européens ont été saisis. (Communauté économique européenne, Cour de justice, etc.)

Il n'y a pas longtemps la Grèce des colonels condamnait ceux qui osaient affirmer que tel philosophe ou tel dramaturge ou tel général de leur passé glorieux était homosexuel.

Mais sur les bords de la Seine, il y a un peu, on prétendait exiger que Roger Peyrefitte, dans la conférence qu'il devait donner à la Sorbonne s'abstint d'évoquer la pédérastie d'Alexandre ! M. l'académicien Jean Guitton comme l'ineffable Jean Foyer, inquisiteur de notre époque, comme Mgr L'évêque de Beauvais, comme tant d'autres nous condamnent.

Mais, nous avons été, nous sommes et nous serons. Où ? mais parmi eux, avec eux. Pourquoi alors ne pas faire la paix ?

ARCADIE.

*
* *

Le Conseil Constitutionnel a rendu son jugement : la loi votée est légale et les dispositions maintenant une différence entre les relations hétérosexuelles et homosexuelles ne sont pas contraires à la Constitution.

EGO contre EGO

par le Sénateur HENRI CAILLAVET (*).

A la majorité le Parlement a renoncé à éliminer du Code Pénal les articles qui font de l'homosexualité un délit spécifique.

Ainsi un texte rétrograde, en contradiction à l'évolution des mœurs est maintenu. Et cela contre la raison, voire le bon sens, car comment admettre qu'un jeune homme de dix-sept ans et onze mois serait mineur au plan de rapports homosexuels et qu'une jeune fille de quinze ans et un mois ne le serait pas lors de relations hétérosexuelles, et inversement ! Belle hypocrisie en vérité !

Le Sénat s'est donc déjugé. Hélas, il a récidivé en rejetant un amendement que j'avais déposé dans le projet de loi « Sécurité et Liberté » et qui reprenait ma proposition législative précédente. Je m'incline. Cependant, je persiste à penser qu'un régime démocratique n'est pas seulement celui qui respecte la règle de la majorité. Il est surtout celui qui prend en compte les motivations et les propositions des minorités. Précisément les homosexuels appartiennent à une importante minorité. Il faut les comprendre et partant les respecter.

L'homosexualité n'est pas un comportement anormal mais un comportement « autre ». Dans le domaine de la sexualité l'éthique est personnelle.

L'alcôve reste secrète, chacun ayant le droit que soit pleinement admise son identité et sa projection sociale.

Au cours de ces débats parlementaires, j'ai constaté avec une certaine tristesse que trop de mes collègues ne concevaient les rapprochements existants entre deux femmes ou deux hommes que dans une expression physique, une pulsion charnelle. Or ces rapports évidemment ont une autre dimension. La sensibilité, l'émotion, tant intellectuelle qu'artistique, les goûts communs, les

(*) Sénateur du Lot-et-Garonne - Ancien Ministre - Membre du Parlement Européen.

espoirs échangés restent pour l'essentiel l'élément moteur et durable du couple homosexuel. Je crois que ne pas reconnaître ce « Rituel » est une faute, une atteinte grave à l'esprit.

Je garde cependant au cœur une certitude : dans quelques années, un Parlement moins conservateur, moins égoïste reprendra mon texte. Il le votera. En effet, on ne pourra pas très longtemps maltraiter la liberté de l'homme surtout dans et par le sexe qui engage totalement le « moi » et participe au bonheur.

HENRI CAILLAVET.

ARCADIE

présente à ses Abonnés
et à ses Lecteurs
ses vœux les plus sincères
pour 1981

OUBLIER VENISE

voir ARCADIE N° 309 - Septembre 1979

Journées nationales d'Arcadie

DISCOURS DE M. FRANÇOIS MASSOT (1)

Je m'excuse de prendre la parole après M. Baudry ; car d'une part, je n'ai pas son éloquence, et d'autre part, je n'ai pas son ancienneté à la tête d'un mouvement aussi important que celui qui est ici aujourd'hui réuni. Mais enfin je pense que si vous m'avez invité, M. le Président, c'est que vous avez considéré que j'avais dans une certaine mesure, tenté de faire avancer les droits des homosexuels et en fait, les droits de l'homme tout court.

Je crois, voyez-vous, que le législateur doit mettre les lois en harmonie avec l'état de la société. Et c'est la raison pour laquelle, lorsque j'ai été élu, il y a deux ans maintenant, un de mes premiers actes a été de signer une proposition de loi avec mon ami et président Michel Crépeaux, pour supprimer, dans notre droit pénal, toute référence à l'homosexualité. Il en existait en fait deux : l'une c'était l'acte impudique sur mineur du même sexe ; c'était une loi qui avait été votée du temps de Vichy et qui prévoit que le simple rapport sexuel avec une personne de son propre sexe, dès lors qu'elle a plus de quinze ans et moins de dix-huit ans, constitue un délit ; l'autre, c'était la circonstance aggravante que constitue l'homosexualité lorsqu'il y avait un outrage public à la pudeur.

Nous avions considéré que ces références, compte tenu de l'état de notre société, étaient parfaitement dépassées et qu'il y avait lieu de les supprimer. Nous avons donc rédigé une proposition de loi. Oh !, vous savez, ce n'est pas si simple, quand on est un parlementaire de l'opposition. On peut rédiger des propositions de loi, mais c'est très difficile de les « faire venir », venir en discussion. Il faut, soit que le Gouvernement le demande, soit que la conférence de présidents, qui est composée essentiellement de présidents de la majorité, accepte qu'elle soit

(1) Député des Alpes de Haute-Provence.

discutée en séance. Puis il s'est trouvé, que à la suite de mouvements féministes, il est apparu nécessaire de réformer l'ensemble des dispositions légales de notre Code pénal en ce qui concerne le viol et les attentats aux mœurs. Là le type de pression devait être plus important, un ensemble de propositions de loi a été déposé, tant sur le bureau du Sénat que sur le bureau de l'Assemblée Nationale et finalement ces propositions de loi sont venues en discussion et, nous avons pu obtenir que soit joint à cet ensemble de propositions de loi, la proposition de loi Michel Crépeaux dont je vous parlais il y a un instant. Et je dois dire que j'ai eu, lorsque cette affaire est venue pour la première fois devant la Commission des Lois, la surprise d'être désigné comme Rapporteur de la Commission des lois de l'Assemblée Nationale. Surprise, car c'était la première fois depuis le début de la législature qu'un député de l'opposition était nommé pour un rapport qui ne fut pas un rapport budgétaire, car la majorité dans notre pays, dans notre Assemblée Nationale, a la fâcheuse habitude de garder tous les rapports pour des membres de sa propre majorité. Là, soit que l'on ait considéré qu'il s'agissait d'un sujet scabreux, soit que personne n'ait voulu prendre ce rapport, toujours est-il que j'ai été désigné et que j'en suit fort heureux et tout à fait fier.

J'ai tenté de faire prévaloir cette proposition de loi que nous avions déposée et, j'ai réussi tout à fait partiellement, à faire supprimer la référence à l'homosexualité en ce qui concerne l'aggravation du délit d'outrage public à la pudeur. Malheureusement, en ce qui concerne le délit d'acte impudique sur mineur du même sexe, je me suis heurté, à la personnalité de M. le président Foyer, président de la Commission des lois qui, alors que le Sénat avait accepté initialement cette proposition, a déposé un amendement qu'il a fait voter pour revenir au texte du Code pénal. On vous a je crois, indiqué comment les choses se sont passées par la suite : le surprenant revirement de Mme le Ministre de la Condition féminine, les débats qui ont eu lieu à l'Assemblée — Je me souviens encore d'un de mes collègues du groupe socialiste, qui a interpellé M. Foyer et qui lui disait : Mais enfin, M. le président Foyer, votre position se heurte à tout bons sens, vous admettez qu'un « barbon » de soixante-dix ans puisse avoir des rapports avec une jeunesse de seize ans mais vous n'admettez pas qu'un homme de dix-neuf ans puisse avoir des rapports avec un homme de dix-sept ans ! — Car c'est cela le fond du problème. Eh bien malgré ceci, malgré ces démonstrations, nous n'avons pas réussi, nous nous sommes heurtés à un « veto » de la part de la majorité de

l'Assemblée Nationale. Ah ! nous espérions beaucoup dans le Sénat qui, à deux reprises, avait adopté la position que je soutenais mais malheureusement, comme vous le savez, récemment, en troisième lecture, le Sénat est revenu sur sa position antérieure et a adopté la position de l'Assemblée Nationale ce qui fait, qu'à l'heure actuelle, il faut bien le reconnaître, nous ne pouvons plus faire revenir, dans les jours qui viennent, cette affaire devant l'Assemblée Nationale ou devant le Sénat. Nous avons perdu une bataille (pour paraphraser une certaine parole fameuse), nous n'avons toutefois pas perdu la guerre. Car il y a d'abord une possibilité, l'amendement qui va être déposé au Sénat lors de la discussion du projet de loi « sécurité et liberté ». Il est possible que le Sénat à cette occasion, revienne sur la position qu'il a adoptée. Vous savez, en matière parlementaire, rien n'est jamais définitif, Dieu merci ! Et, dans un an, dans deux ans, dans trois ans, nous pourrons redéposer ces propositions de loi, et je pense qu'avec l'activité d'un mouvement comme le vôtre, l'état des mœurs évoluera. Et finalement un plus grand nombre de députés se rallieront à notre position et arriveront, ainsi, à faire passer cette réforme, qui nous semble d'évidence : cette suppression de toute référence à l'homosexualité dans notre droit pénal. Car enfin, nous sommes à la fin du vingtième siècle ! Et ne considérez-vous pas qu'il s'agit là de délits médiévaux ? Alors que par ailleurs, les mineurs sont protégés par d'autres textes, tels que l'incitation de mineurs à la débauche, ou l'outrage public à la pudeur, ou le détournement de mineur. Et là, ce que nous voulons, ce que nous demandons simplement, c'est qu'un rapport sexuel entre deux personnes, dès lors que les personnes ont plus de quinze ans, ne constitue pas un délit lorsqu'il n'y a pas de violence bien sûr et lorsqu'il n'y a pas détournement de mineur. Cela me semble une réclamation de simple bon sens. Eh bien il faut croire que la majorité de notre Assemblée Nationale, ne partage pas ce point de vue puisqu'elle s'y est opposée !

Je dois vous dire en terminant, que personnellement j'ai toujours été familialement et politiquement, un ardent défenseur des droits de l'homme, je crois que c'est le « fond » de notre civilisation occidentale. C'est que nous avons confiance en l'homme, nous avons foi en l'homme et, les règles de la société, ne doivent intervenir que dans la mesure où vraiment l'acte « personnel » d'un individu, risque de porter atteinte aux droits de la société, ce qui n'est pas le cas dans notre cas. Il est lamentable de voir encore à la Préfecture de Police un « *service*

des homoxesuels ». Et l'on m'a dit même qu'il y avait dans certaines préfectures, si ce n'est dans toutes les préfectures, des « *fichiers* d'homosexuels ».

Averti de cette situation, j'ai écrit il y a trois jours, à M. le Ministre de l'Intérieur, M. Christian Bonnet, lettre que j'ai montrée tout à l'heure à votre président M. Baudry, car je considère que si ces faits sont exacts (en ce qui concerne le service de la Préfecture de Police, je peux vous dire qu'il est exact, que ces faits sont exacts), si ces faits sont exacts, ils sont, non seulement illégaux, mais absolument scandaleux ! Et, comme je tiens à le faire pour l'ensemble des libertés individuelles, je tiens à vous dire que, personnellement, je veillerai, dans toute la mesure de mes modestes possibilités de député de l'opposition, je veillerai à ce que ce genre de faits disparaisse et en tout cas, je me propose d'être un censeur et un censeur vigilant de l'action gouvernementale à ce sujet et bien entendu j'informerai de ce genre d'activités, de ce genre d'actions, votre président toutes les fois qu'il y aura lieu car je pense que si on veut faire triompher les droits de l'homme il faut qu'il y ait un certain lien, entre le législateur que je suis et les présidents comme M. Baudry qui, avec son éloquence tout à l'heure a pu vous faire participer à la communion, à la vérité que nous poursuivons tous, qui est en fait la défense des droits de l'homme et le maintien de la liberté individuelle dans notre pays.

ROBERT MERLE

PARIS MA BONNE VILLE

« la qualité unique du vécu... »

Éd. Plon. 522 pages — 78 F

UNE HISTOIRE CRITIQUE DU MOT HOMOSEXUALITÉ

par JEAN-CLAUDE FÉRAY.

Les mots, disait Darmesteter, naissent, se développent, vivent en interaction les uns avec les autres, et meurent.

Peut-être — pour reprendre ce schéma — la fin de ce siècle verra-t-elle la mort du mot *homosexualité,* né en Allemagne, très précisément à Leipzig, en 1869. Si nous sommes nombreux à le souhaiter, les motifs qui nous déterminent sont certainement très différents.

Il m'a paru intéressant, plutôt que de débattre directement de ces motifs, d'essayer d'argumenter ici indirectement en esquissant l'histoire du vocable *homosexualité.* Deux arguments justifient cette démarche : D'une part, la petite et grande histoire de ce terme contient, à elle seule, beaucoup d'éléments propres à éclairer singulièrement une réflexion sur le sujet même de l'homosexualisme. D'autre part, il m'a semblé, en écrivant cet article, combler une lacune : En effet, le vif et très subit intérêt que suscite de nos jours la naissance ou l'évolution historique du concept « d'homosexualité » semble, curieusement, avoir assez peu concerné le mot lui-même, dont on se contente généralement de signaler l'apparition, et ses définitions, que peu d'auteurs ont l'honnêteté intellectuelle de donner.

Mon vœu, en m'engageant dans cette tentative, n'est autre que de susciter quelques réflexions sur une question peu débattue et pourtant bien digne de l'être : Qu'est-ce que « l'homosexualité » ?

Actes de naissance.

On attribue généralement (1) à un écrivain hongrois nommé Karl Maria Benkert, et connu sous le pseudonyme de Kertbeny, la création en langue allemande des mots homosexualité (*homosexualität*), homosexualisme (*homosexualismus*) et homosexuel (*homosexual*). Ces termes apparaissent en effet pour la première fois dans deux documents anonymes que l'on présume écrits par lui, qui furent publiés en 1869 à Leipzig, et adressés au ministre prussien de la justice, Leonhardt.

Les circonstances qui ont accompagné l'invention de ces mots sont dignes d'intérêt à plus d'un titre, et il me paraît utile d'essayer de les détailler un peu ici.

Il faut nous reporter à cette période de l'histoire pendant laquelle se réalise progressivement l'unité allemande, et évoquer le contexte politique et juridique de cette néologie.

Depuis 1866, une Confédération dite de l'Allemagne du Nord regroupait, autour de la Prusse, les États situés au nord du Main. Chacun de ces États avait alors, schématiquement, sa propre législation civile et pénale. Les inconvénients de cette disparité devenaient chaque jour plus évidents ; ils conduisirent le Bundesrat à adopter, en 1868, une proposition invitant le chancelier fédéral à soumettre au Reichstag un projet de législation criminelle qui fût commune à toute la Confédération (2). On chargea le ministre prussien de la justice, le docteur Leonhardt, de faire rédiger le projet.

Une mouture du code prussien du 14 avril 1851 fut ainsi réalisée. En 1869, on la porta à la connaissance de la nation entière en la publiant sous la forme d'un ouvrage comprenant un avant-propos justificatif et quatre annexes. L'avant-propos comportait un appel invitant tous ceux qui, par leur compétence pouvaient contribuer à l'élaboration de cette importante œuvre juridique, à faire connaître leur avis. Le Bundesrat chargea par ailleurs une commission de sept membres, à la tête de laquelle se trouvait Leonhardt, d'examiner la mouture. La commission elle-même, renouvela, par voie de presse, l'invitation faite à la collectivité d'exprimer son opinion sur le projet publié. De nombreux juristes et quelques autres intellectuels que la chose publique intéressait, firent ainsi connaître, par des communications imprimées ou manuscrites, leurs suggestions et leurs commentaires sur ce premier projet de code pénal commun.

Nous avons dit que ce projet se rattachait, pour l'essentiel, au code prussien du 14 avril 1851. Or, celui-ci contenait un paragraphe, numéroté 143, que l'on se proposait de reprendre sous le numéro 152, et qui punissait « l'impudicité » contre nature (*die widernatürliche Unzucht*) commise entre hommes ou entre l'homme et l'animal (3).

C'est précisément pour réclamer le rejet de ce paragraphe que Kertbeny fit paraître à Leipzig, anonymement, une lettre ouverte qu'il adressa à Leonhardt (4) et dans laquelle il inventa une kyrielle de mots composites (5) dont le fameux *homosexualität*. Sur la sollicitation de la commission qui, alors même qu'elle siégeait, fit connaître sa volonté de prendre en considération les commentaires que des personnes compétentes pourraient encore lui faire parvenir, Kertbeny fit imprimer un deuxième document, qui parut également à Leipzig, en 1869 (6).

Cette deuxième brochure anonyme fut adressée au président de la commission, le même docteur Leonhardt.

Le plaidoyer, à la fois curieux et habile de l'écrivain hongrois lui vaut d'être aujourd'hui considéré comme l'un des pères du « militantisme homosexuel ». Cependant, cette étiquette que beaucoup trouveront glorieuse, ne lui a pas permis de quitter l'obscurité qui fut presque sa condition en littérature, de son vivant. Kertbeny demeure en effet un inconnu : Les quelques auteurs — pour la plupart anglo-saxons — qui mentionnent son nom au sujet de la création du mot homosexualité, prétendent qu'il fut médecin, répétant tous ainsi, semble-t-il, l'erreur commise originellement par Magnus Hirschfeld dans son *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen* (7). Il est donc judicieux de donner ici quelques éléments biographiques sur cet écrivain hongrois dont il serait difficile, aujourd'hui, de dire avec certitude, s'il fut réellement lui-même « homosexuel ».

Kertbeny Károli (Karl Maria Benkert), père supposé du néologisme homosexualité.

Benkert était son véritable nom : Son grand-père paternel Sebastian Benkert, avait quitté la Bavière, sa patrie, à la fin du XVIII[e] siècle, pour s'installer en Hongrie où il fit souche. Le père de Karl Maria, Anton Benkert (1794-1846) connut, comme écrivain, une notoriété qui, quoiqu'elle fût toute régionale, peut être jugée honorable (8).

Karl Maria naît à Vienne le 24 janvier 1824 (9). Sa « carrière » s'amorce très tôt, à Raab, où, tout en poursuivant des études secondaires chez les bénédictins, il travaille comme apprenti en librairie. Le jeune Benkert exerce ensuite, à Pest, pendant deux années, la profession de commis libraire (1840-1842). Après un bref épisode qui s'apparente à une fugue, il s'engage, à dix-neuf ans, dans un régiment d'artillerie. Lorsque trois ans plus tard, ce jeune soldat abandonne l'armée, c'est pour à la fois vagabonder et se « lancer en littérature ». Il semble que Kertbeny ait gardé d'un voyage qu'il fit, à l'âge de quatorze ans, au Moyen-Orient, un certain penchant pour l'errance et la bohême : Il se rendit en Suisse, en France, en Angleterre (1847), en Allemagne (1848-1851) puis, retournant dans sa patrie, partagea son existence entre Pest et Vienne. Il se fit alors connaître, sous un anagramme magyarisé de son nom (Kertbeny Károli, pseudonyme qu'il fut légalement autorisé à porter à partir de 1845) par ses travaux bibliographiques et surtout par ses traductions en langue allemande des principaux

écrivains et poètes hongrois de son siècle : Petöfi, Arany, Vörörsmarty, Garay, Jokai, Lissnyai.

Kertbeny se voulait le serviteur passionné de la culture magyare ; il contribua effectivement à la diffusion et à la reconnaissance internationale de celle-ci par le moyen de la langue et de la culture germaniques. Mais ce titre seul ne lui valut pas la gloire qu'il semble avoir cherchée ardemment : Lorsqu'il meurt, le 23 janvier 1882, à Budapest, personne ne se doute que son nom ne passera à la postérité qu'associé à un mot étrange, imprimé treize années plus tôt, dans deux brochures anonymes...

Si Kertbeny fut un « militant homosexuel » il n'était pas en la matière un novateur : En l'occurrence, il ne faisait que s'engager sur les traces d'un personnage tout à fait hors du commun dont les idées troublaient depuis quelque temps déjà certains milieux juridiques et médicaux : Karl Heinrich Ulrichs (10).

Un précurseur : Karl Heinrich Ulrichs (1825-1895) créateur du mot *uranisme*.

Cet Allemand du Hanovre, qui ne cherchait pas à cacher sa qualité « d'inverti », s'était lancé très activement dans la lutte pour l'abrogation des sanctions pénales visant les actes contre nature. Il aurait présenté cette revendication, dès 1865, avec le professeur Tewes, de Graz, à un congrès de droit allemand. On l'empêcha de réitérer sa requête au congrès de droit de Munich de 1867 où pourtant la question figurait à l'ordre du jour : la peur du scandale fit qu'on le censura.

Ulrichs n'avait pas précédé Kertbeny dans le seul domaine du combat juridique. Il l'avait également devancé dans celui de la néologie et avec quelque succès puisque les termes qu'il avait inventés commençaient d'être connus en Allemagne : *Urning* qui désignait l'individu congénitalement disposé à aimer les personnes de son sexe, et *urnische Liebe* ou *urningsliebe* ou encore *Uranismus,* qui désignaient les sentiments que cet état inspire (11).

Ulrichs avait en effet entrepris de faire connaître ses idées dès 1864, par une série de petites brochures qu'il écrivit d'abord sous le pseudonyme de Numa Numantius, puis, à partir de 1868 sous son véritable nom. L'influence que ses théories exercèrent sur les auteurs qui, après lui, traitèrent de « l'énigme de l'amour de l'homme pour l'homme » fut considérable, et reconnue telle par la plupart d'entre eux — quoique indirectement — de son vivant même.

Bien évidemment, il serait schématique et faux d'attribuer à un seul personnage, la responsabilité de la création, en cette fin du XIX^e siècle, du concept « d'homosexualité ». Il est juste, en revanche, de reconnaître qu'Ulrichs contribua de façon primordiale à cette création.

On peut légitimement se demander pourquoi Kertbeny, qui connaissait personnellement Ulrichs, n'employa pas, dans sa lettre ouverte, les termes que ce dernier avait inventés, et éprouva le besoin d'en créer d'autres qui lui fussent personnels. La réponse pourrait être fournie par une analyse détaillée des idées respectives du Hongrois et de l'Allemand sur le sujet de « l'amour de l'homme pour l'homme ». Cependant, Ulrichs donne lui-même une réponse à cette question dans la correspondance qu'il échangea avec un certain Karl Egells : c'est par jalousie que Kertbeny se refusa à employer les termes *Urning, urnische Liebe* ou *Uranismus.*

Il est ainsi piquant de noter que la compétition qui, en quelque sorte, s'engagea dans la langue, entre le couple *uraniste-uranisme* et le couple *homosexuel-homosexualité* avait un parallèle, sinon sa source, dans la rivalité qui exista, si l'on en croit Ulrichs, entre leurs auteurs.

On voit que la logomachie à laquelle se livrent certains « homosexuels » date de loin.

Ce n'est pas s'écarter de notre sujet, et nous verrons pourquoi, que de dire deux mots de ce qu'il advint du paragraphe 143. En dépit des objurgations de Kertbeny et d'Ulrichs, en dépit également de l'avis d'une commission spécialisée (« La Représentation Scientifique Prussienne des Questions Médicales ») qui s'était prononcée pour l'abrogation des dispositions visant les actes contre nature, le paragraphe 143 fut introduit dans le Code pénal de la Confédération de l'Allemagne du Nord qui devint en 1871 celui de l'Empire allemand. Le paragraphe 143, peu connu, donna ainsi le paragraphe 152, d'existence éphémère, lequel donna le fameux — trop fameux — paragraphe 175 (12).

Plusieurs mots nouveaux pour un nouveau concept.

Pour bien saisir à quel point le destin du vocable *homosexualité* est exceptionnel, il faut non seulement connaître la profusion relative des termes concurrents qui servaient à désigner ce même concept, mais également savoir que deux expressions rivales avaient acquis, dès la fin du XIX^e siècle, une suprématie incontestable : *uranisme,* dont nous venons de parler, et *inver-*

sion sexuelle, dont nous allons maintenant retracer la naissance. Cette apparente digression autour de la locution *inversion sexuelle* nous permettra d'effleurer le problème de l'hétérogénéité et de la complexité du contenu sémantique de ce mot, si simple en apparence, qu'est l'*homosexualité.*

Le sens sexuel contraire.

Au cours de la période que nous avons évoquée, dans ce contexte d'élaboration et de discussions juridiques qui conduit le législateur à poser les questions du libre arbitre et de la responsabilité du criminel, et à discuter des réponses que la médecine lui apporte, le monde scientifique semble découvrir, à la suite du médecin légiste Casper, d'Ulrichs, et des neurologues allemands Griesinger et Westphal, un nouveau concept psychiatrique aux limites encore mal définies : la « *façon de sentir opposée à celle de son sexe* ». Une publication que Westphal fit, en 1870 dans *Archiv für Psychiatrie* (13), est, en particulier, considérée avec raison, comme le point de départ d'une somme considérable d'observations, de commentaires et de thèses que la fin du XIX^e^ siècle allait comme sécréter sur le problème scientifique de l'attraction amoureuse entre personnes de même sexe.

Nous touchons là un point délicat de l'amour interviril ou interféminin qui mériterait à lui seul un long — et circonspect — développement. Quitte à paraître nous éloigner un peu de notre propos, il nous faut souligner ici deux choses élémentaires : Premièrement, nous devons reconnaître que, bien avant Westphal, ce que l'on appelait alors le plus souvent *pédérastie,* au sens large, faisait déjà l'objet d'études médicales et d'essais d'intégration dans l'ensemble des maladies mentales ou nerveuses. Cependant, ces considérations théoriques « préwestphaliennes », à l'exception de celles d'Ulrichs et de quelques rares auteurs tels Casper et Griesinger, n'ont qu'un rapport apparent et trompeur avec le concept d'homosexualisme.

Deuxièmement, nous savons aussi que ce que Westphal décrivit en 1870 ne correspond pas à ce qu'aujourd'hui on entend exactement par « homosexualité », mais à un amalgame dans lequel un psychiatre de notre temps distinguerait inversion sexuelle, transvestisme et transexualisme.

Pour fondamentales que soient les considérations que ces deux points devraient nous amener à faire, il importe peu de les développer dans le cadre de notre sujet. Ce qu'il importe de dégager ici de ce problème délicat, c'est que Westphal estima

nécessaire, en 1870, de forger un mot nouveau pour désigner le symptôme qu'il pensait être le premier à définir rigoureusement à partir de deux observations personnelles et des données de la littérature ; et il importe surtout de retenir que les aliénistes qui, après lui, traiteront du sujet de l'amour interviril ou interféminin, utiliseront pour le nommer l'expression qu'il a lancée et feront référence à son travail.

Le neurologue allemand nous confie brièvement, dans une note de l'article paru en 1870, la genèse de l'expression qu'il adopta pour couvrir le nouveau concept. Il avoue qu'il chercha en vain une formule courte qui traduisît exactement sa pensée. S'il connaissait bien l'œuvre d'Ulrichs, qu'il cite abondamment du reste dans son article, il ne jugea pas opportun de reprendre les néologismes peu scientifiques que sont *Urning, urnische Liebe* et *Uranismus.* Quant aux fantaisies linguistiques attribuées à Kertbeny, il est douteux que Westphal les eût employées si par extraordinaire il les avait connues en 1870. Un collègue « très compétent en philologie » le tira, en définitive de l'embarras en suggérant : « *die conträre Sexualempfindung* ».

Les hésitations lexicologiques que Westphal connut avant l'aide éclairée de son collègue philologue furent partagées par les aliénistes de langue non germanique, que « *die conträre Sexualempfindung* » laissait perplexes.

En France, les traductions : *sens sexuel contraire, sensation sexuelle contraire, sensations sexuelles inverses, façon de sentir sexuelle contraire, instinct sexuel inverse* et quelques autres tournures toutes aussi malhabiles furent proposées. Dans la thèse de médecine qu'il soutint à Lyon en 1885, Julien Chevalier (14) recence près d'une vingtaine de périphrases que l'on obtint ainsi en soumettant « véritablement la langue française à la torture ». En vérité, chacune des circonlocutions que cite Chevalier n'eut qu'une très faible occurrence, et l'énumération qu'il en fait donne une fausse idée de la réalité : elle suggère en effet une abondance de publications sur ce sujet qui ne deviendra notable qu'un peu plus tard.

L'Inversion sexuelle.

En 1878, un médecin italien, Arrigo Tamassia, professeur de médecine légale à l'université de Padoue, propose « *inversione dell' istinto sessuale* » (15). Cette expression sera reprise en France par Charcot et Magnan dans un article célèbre publié en 1882 (16). La notoriété et l'autorité dont jouissaient les deux neurologues français permirent d'imposer « *inversion du sens génital* ». Encore l'expression subit-elle quelques avatars, dont

les plus prospères furent elliptiques : « *Inversion du sens génésique* », « *inversion de l'instinct sexuel* » que Chevalier préférait et dont usèrent également Charcot et Magnan, « *interversion sexuelle* », « *instinct sexuel interverti* » précédèrent « *inversion génitale* », « *inversion sexuelle* » et enfin « *inversion* ».

La « lutte pour la vie ».

Au début de ce siècle, et pour nous limiter au cadre de la seule langue française, la situation du point de vue de la terminologie était la suivante : la plupart des auteurs employaient concurremment plusieurs mots pour désigner les amours d'homme à homme et les protagonistes de ces amours. Les plus fréquemment et les plus universellement utilisés parmi les néologismes étaient : uranisme et uraniste ; inversion sexuelle et inverti ; homosexualité et homosexuel.

Uranisme — dérivé de Uranismus — et *uraniste* — correspondant à Urning — apparus tous deux en français dans la dernière décennie du XIX^e^ siècle, s'imposaient aussi bien dans la langue scientifique que dans la langue littéraire. Un témoignage, parmi d'autres, du succès du terme uraniste est donné par ce passage de l'intervention que fit le professeur hollandais Aletrino au V^e^ Congrès International d'Anthropologie Criminelle tenu en 1901 à Amsterdam (17) : « Malgré les autres noms qu'on a essayé de faire adopter, celui de *Urning*, gracieusement transformé par les français en « uraniste » s'est maintenu, et sert encore à désigner une classe déterminée d'hommes, chez lesquels existe cette particularité que le sexe propre a plus d'attraction sur eux que le sexe opposé » (18).

Du fait de la réussite des néologismes francisés d'Ulrichs, l'usage de l'expression *inversion sexuelle* se faisait légèrement moins fréquent ; dans le même temps et paradoxalement, celui d'*inverti* semblait au contraire se consolider.

Homosexualité et *homosexuel*, apparus en français au cours de la dernière décennie du XIX^e^ siècle — ces mots sont attestés en 1891 dans les Annales médico-psychologiques (19) — commençaient à se répandre, sans toutefois déborder du cadre du langage scientifique dans lequel leur apparence savante semblait devoir les enfermer à jamais. Un sort à peine plus favorable, dans les limites de ce même langage scientifique, était réservé à l'adjectif *homosexuel*. Il faut remarquer — sans avoir là une justification — que l'emploi de cet adjectif, souvent conforme à celui que les Allemands font de *gleichgeschlechtlich* heurte moins le bon sens que l'usage, toujours abusif, du terme homosexualité.

Les mots *uraniste* et *uranisme* semblaient donc, au tout début de ce siècle, avoir « conquis la place » et rien ne laissait présager leur déclin rapide au profit de : *homosexuel* et *homosexualité*.

L'extraordinaire fortune internationale de ces deux derniers termes reste incompréhensible à qui ignore d'une part les procès qui scandalisèrent l'Allemagne à partir de l'année 1907 — procès qui tiennent du fait divers mais qui relèvent de l'Histoire — et d'autre part le contexte exceptionnel créé par les « mouvements homosexuels » allemands.

Nous retrouvons ici le fameux paragraphe 175, surgeon des paragraphes 143 et 152 dont nous avons déjà dit qu'ils jouèrent un rôle dans la création même du mot homosexualité.

(à suivre)

(1) On doit à un entomologiste allemand, Ferdinand Karsch (1853-1936) qui fut professeur de zoologie à l'Université de Berlin — et qui s'occupa beaucoup d'homosexualisme — de pouvoir identifier Kertbeny comme l'auteur des écrits publiés à Leipzig en 1869, et par conséquent comme le créateur du mot homosexualité. J'ai quelques raisons de penser qu'il serait prudent de vérifier les sources utilisées par Karsch, et j'ignore si beaucoup d'auteurs l'ont fait. Karsch tire ce renseignement important de la correspondance que Karl Heinrich Ulrichs échangea avec un certain Egells, vers l'année 1884, correspondance que ce dernier lui aurait cédée avant de mourir, en décembre 1904. Lors de la réédition, en 1905, dans *Jarbuch für sexuelle Zwischenstufen*, de la lettre ouverte adressée à Leonhardt le professeur Karsch déclara qu'il avait l'intention de faire publier cette correspondance Ulrichs-Egells, et de prouver ainsi que Kertbeny est bien l'auteur des écrits anonymes de 1869, et par conséquent le créateur du mot homosexualité. Je n'ai pas eu personnellement le bonheur de voir cette correspondance, si tant est qu'elle ait jamais été publiée, comme le promettait Karsch en 1905. Par ailleurs, il n'y a aucune raison d'écarter à priori l'hypothèse qu'il puisse y avoir quelques doutes sur la sûreté des renseignements qu'Ulrichs lui-même possédait concernant l'identité de cet auteur anonyme.

(2) Franz von Liszt, *Traité de droit pénal allemand*, 1911. La version française de cet ouvrage (réalisée à partir de la dix-septième édition allemande) est due à René Lobstein, qui a également traduit *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing et Moll.

(3) En Prusse, la peine prévue dans les cas de crime contre nature fut, jusqu'en 1794, la mort par le feu. On substitua, à partir de cette date, la réclusion au bûcher.

(4) *§ 143 des Preussichen Strafgesetzbuches vom 14 april 1851 und seine Aufrechterhaltung als § 152 im Entwurfe eines Strafgesetzbuches für den Norddeutschen Bund, Offene, fachwissenschaftliche Zuschrift an seine Excellenz Herrn Dr. Leonhardt Königl. preussichen Staats-und Justizminister.* Leipzig. Serbe's (Commissions-) Verlag. 1869.

(5) Kertbeny Károli emploie les dix termes dont la liste figure dans le tableau ci-dessous. Il faut ajouter à cette liste les adjectifs substantivés *monosexuale* (2) et *monosexualität* qui s'appliquent respectivement à l'onaniste et à l'onanisme congénitaux.

Terme	Nombre d'emplois dans § 143 des Preussichen Strafgesetzbuches	Nombre d'emplois dans Das Gemeinschädliche des § 143	Total
Homosexuale (R) (adject) employé substantivement	15	5	20
homosexual (adj.)	8	6	14
Homosexualist (n. m.)	6	2	8
Homosexualistin (n. f.)	1	0	1
Homosexualität (n. f.)	5	5	10
Homosexualismus (n. m.)	3	4	7
Bormalsexuale (R) adj. employé substantivement	10	13	23
normal sexual (adj.)	2	6	8
Normalsexualität (n. f.)	3	8	11
Normalsexualismus (n. m.)	5	2	7

Notons que la forme originelle *homosexual* s'est transformée par la suite dans la langue allemande en *homosexuell*. Dans la réédition de : *§ 143 des preussichen Strafgezetzbuches* qui parut, grâce à Magnus Hirschfeld en 1905 (*Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen*, 1905, VII) cette forme moderne homosexuell a été substituée par erreur, à deux reprises (p. 39 et p. 54) à homosexual. Par ailleurs, signalons que dans la seconde brochure (Das Gemeinschädliche des § 143) l'auteur emploie, entre guillemets, le mot « Urning » pour qualifier ce qu'il n'est pas : Il souligne en effet son appartenance à la catégorie des hommes normaux, ce qui donne, ajoute-t-il, plus de poids à son argumentation. La lettre est du reste signée « ein Normalsexualer ».

(6) *Das Gemeinschädliche des § 143 des preussichen Strafgesetzbuches vom 14 April 1851 und daher seine nothwendige Tilgung als § 152 im Entwurfe eines Strafgesetzbuches für den Norddeutschen Bund. In Folge öffentlicher Aufforderung durch die Commission zur Berathung über jenen Strafgesetzentwurf.* Leipzig. Serbe's (Commissions-) Verlag. 1869.

(7) Magnus Hirschfeld, Das Ergebnis des statistischen Untersuchugen über den Prozentsatz der Homosexuallen. *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen.* 1904.

(8) Constant V. Wurzbach, *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Osterreich* vol. I (1856).

(9) Les dictionnaires biographiques divergent quant au lieu de naissance de Kertbeny. Certains — les plus récents — mentionnent Pest : ainsi l'*Osterreiches Biographisches Lexikon* de Leo Santifaller (1957) ou le *Magyar irodalmi lexikon* publié en 1963 sous la direction de Benedek Marcell. D'autres citent Vienne :

c'est le cas du *Dictionnaire international des écrivains du jour* de l'Italien Angelo de Gubernatis, ou de l'œuvre volumineuse — référencée ci-dessus à la note 8 — que l'on doit à un bibliothécaire du Ministère autrichien de l'Intérieur, C. V. Wurzbach, qui connut personnellement Kertbeny. Ces derniers ont raison si l'on se fie aux éléments autobiographiques que Benkert donne dans quelques uns de ses ouvrages : *Album hundert Dichter* p. 533 (Album dédié à Frantz Liszt) ; *Silhouetten und Reliquen,* vol. I, p. 40 et *Ungrische Mallerevue,* p. 70 où Karl Maria retrace la vie de son frère cadet, Emrich Maria Benkert (1825-1855) qui fut peintre. Citons enfin et surtout le petit volume biographique sur les personnalités hongroises de son temps (*Ungärns Männer der Zeit,* 1862) ouvrage que Kertbeny ne signa pas, afin, disent les mauvaises langues, de pouvoir s'attribuer sans honte, en parlant de lui à la troisième personne, une place disproportionnée avec ses mérites (p. 339 à 391). K. M. Benkert y raconte sa vie par le menu, notant méticuleusement le nom des personnalités qu'il a connues ou rencontrées. Signalons, à l'attention des physionomistes, qu'un portrait de lui se trouve dans le dictionnaire hongrois de Benedek Marcell (op. cit. p. 628).

(10) Ulrichs a longtemps été considéré comme l'auteur des deux documents anonymes de 1869. Cette attribution erronée se trouve, par exemple, dans le *Deutsches Anonymen-Lexikon* de Michael Holzmann et Hanns (sic) Bohatta, vol. 5, publié en 1909 et surtout dans le très savant *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen,* 1909, p. 236. Voir aussi la bibliographie du professeur B. Tarnowsky (*L'Instinct sexuel et ses manifestations morbides,* 1904, p. 293) très largement inspirée du reste par celle de l'annuaire du docteur Hirschfeld.

(11) Le public découvre ces mots à partir de 1864, mais Ulrichs utilisa quelques uns d'entre eux, ou des termes voisins tel *Uranier,* dès 1862, dans une correspondance privée échangée avec sa famille. Notons aussi qu'*Uranismus* fut plus tard germanisé en *Urningtum.*

(12) La célébrité du paragraphe 175 fut telle qu'en Allemagne, au début du siècle, un « 175 » signifiait pour certains, un « homosexuel ». Voir à ce sujet Georges Portal, *Un Protestant,* 1936, p. 239.

(13) C. Westphal, Die conträre Sexualempfindung. Symptom eines neuropatischen (psychopatischen) Zustandes — *Archiv für Psychiatrie* 1870.

(14) Julien Chevalier, *De l'Inversion de l'instinct sexuel au point de vue médico-légal.* Thèse présentée à la faculté de médecine et de pharmacie de Lyon. 1885.

(15) Arrigo Tamassia, Sull' inversione dell' istinto sessuale. *Rivista sperimentale di freniatria e di medicina legale.* 1878.

(16) Charcot et Magnan, Inversion du sens génital. *Archives de neurologie.* 1882.

(17) Ce Congrès d'Amsterdam fut peut-être le premier congrès international où l'on traita officiellement de la question de l'uranisme d'un point de vue non psychiatrique. Le sujet fit scandale. On tenta de s'opposer à ce qu'il fût abordé, en menaçant les orateurs d'une intervention de la Reine. Un conseiller d'État, membre du congrès, démissionna, outré.

(18) A. Aletrino, La situation sociale de l'uraniste. *Archives d'anthropologie criminelle.* 1901.

(19) Chatelain, Analyse de : Psychopatia sexualis de Krafft-Ebing. *Annales médico-psychologiques,* 1891, 329-331.

NOUVELLES DE FRANCE

– N° 90 –

par JEAN-PIERRE MAURICE.

CASSANDRE AVAIT RAISON

Les temps changent. Les temps ont changé. Il faudra nous y faire. Et faire avec ce qui nous restera... Après quelques années où l'espoir pouvait nourrir nos illusions, les avatars mondiaux, et notamment la crise économique, ont engendré un retour de flamme (une « réaction » au sens propre du terme) restrictif sur le plan des libertés – surtout par comparaison avec la permissivité de la décade 68-78. Les gens ont peur ; ils sont avides de sécurité, de calme, d'ordre, de sérénité. Ils recherchent l'image rassurante du père. On recommence à parler, ici ou là, de mystique du chef...

Tout cela n'est évidemment pas très bon en ce qui concerne nos libertés particulières. Il faudra en prendre notre parti et limiter nos ambitions. Consolons-nous en constatant que nous ne sommes pas les plus mal lotis en France (encore que le malheur de nos frères ne fasse pas notre bonheur, tant s'en faut), qu'Arcadie est toujours là qui veille au grain et surtout que certains des avantages acquis le resteront si nous savons manœuvrer.

Mais il est indéniable que le tournant est pris et que 1980 ne sera pas, dans les annales de l'homophilie, une année à marquer d'une pierre blanche. Nous avons reculé sur presque tous les fronts, malgré de vifs engagements partisans ou combats d'arrière-garde notamment par ce vieux lutteur infatigable, couvert de plaies, balafres et cicatrices encore plus que de médailles pour sa résistance active, ce David Crockett de l'homophilie, j'ai nommé André Baudry. Front des mœurs et de l'opinion publique, front de la politique (qui, en France, ne nous fut jamais ouvertement favorable) et front de la légalité

judiciaire, ce qui est plus consternant. Seul, le front littéraire résiste à toutes les attaques et même pavoise. Mais nous savons, depuis que le regretté Jean-Louis Bory en fit l'aveu public, que la pédale mandarine nous est traditionnellement acquise depuis les grands ancêtres qui firent la littérature moderne, Verlaine et Rimbaud, Proust et Gide, Cocteau et Montherlant, Bory lui-même, Peyrefitte, Navarre. J'en passe et des pires.

Le plus grave, c'est une certaine désaffection de nos troupes. Je devrais plutôt dire lassitude, lassitude, déception, impatience et inquiétude (engendrant le fameux : « Après nous, le déluge. Vivons notre présent sans penser à demain ») assez compréhensibles de la part des vétérans mais non de la part des troupes fraîches. Ainsi, le mini-congrès 1980, malgré un beau succès, n'a pas connu un record d'affluence comme les sauteries de la guinguette arcadienne, le samedi soir, et notre majorité silencieuse a tendance à jouir plutôt qu'à militer. Triste constatation qui fait vivre notre Grand Maître avec un poignard enfoncé dans le cœur quand il évoque l'avenir.

Sursum caorda ! En vieillissant, on prend de la hauteur et le point de vue de Sirius enseigne la sagesse, c'est bien connu. Certes, le temps des excès et de la provocation est révolu. Peut-être même a-t-on trop parlé de nous et serait-il souhaitable que choses et gens s'apaisent et que l'on en parlât moins ; ce qui ne veut pas dire qu'il faut en revenir à la stratégie du masque et du ghetto, encore moins à l'archétype de l'Homo Honteux rasant les murs vêtu d'un caleçon long couleur muraille... Non, non, rassurez-vous, bonnes gens, pas jusque là ! pas encore !

En fait, chacun réagira à sa façon et ceux qui se tromperont, sciemment ou non, en supporteront individuellement les conséquences mais aussi feront supporter les conséquences de leurs erreurs à la collectivité homo, et c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. Quelques-uns d'entre nous souffriront, c'est certain. Il faudra les entourer. Mais surtout pas de sinistrose ! Se rappeler que notre cause, inséparable de la nature humaine, est éternelle et universelle et qu'elle a survécu à toutes les persécutions et à tous les désastres, y compris les plus récents. Donc ne faisons pas un Himalaya de ce qui n'est encore qu'une taupinière.

Si je me suis permis d'en parler ici, c'est parce que c'est vous qui m'avez dessillé les yeux par vos informations puisées à toutes les sources et parce que j'ai cru de mon devoir de ne pas trahir votre confiance et d'attacher le grelot. Mon rôle s'arrête là. D'autres que moi, plus compétents ou mieux renseignés, en tireront les leçons qui s'imposent et vous donneront les conseils

qu'ils jugeront bons (et libre à vous de les suivre ou non !) Avec l'inévitable décalage entre le moment où vous recevez un renseignement – celui où vous le transmettez – celui où je le reçois – où je l'exploite – où je le transmets à l'imprimeur avec une avance de deux mois – et enfin le moment où vous le lisez, bien des portes peuvent paraître enfoncées, bien des choses peuvent sembler évidentes... Il y a six mois que j'ai tiré la sonnette d'alarme. Timidement, tout d'abord. Puis, de plus en plus fort.

Je souhaite de tout cœur me tromper mais il n'y a guère place pour le doute et l'évènement-symbole qui va avoir lieu outre-Atlantique à peu près au moment où vous lirez ces lignes confirmera cet appel à la prudence et à la circonspection par les temps qui courent.

AUX JARDINS DE THEMIS

Au seuil de l'an neuf, le point de l'année qui vient de s'écouler n'est pas très encourageant et ne fait qu'aggraver ce qui vient d'être dit. Mais comment pourrait-il en être autrement alors que nous assistons, impuissants, à une montée de la violence et à une escalade de la criminalité forçant les pouvoirs publics et les autorités responsables à plus de sévérité en matière de répression ?

C'est d'ailleurs une de nos rares consolations – si consolation il y a – que de constater une meilleure compréhension de nos problèmes par les journalistes et une plus grande sévérité dissuasive à l'encontre de ceux qui nous pillent et qui nous tuent de la part des magistrats. Cela tranche avec la faiblesse, le laxisme et l'indulgence coupables de la décade écoulée.

Pour ne pas assombrir trop cette année déjà noire et vous laisser passer les fêtes tranquillement, voilà déjà deux mois que je néglige de vous entretenir de faits-divers sinistres ou sanglants. Hélas ! il n'y a pas de trêve des assassins comme il y a une trêve des confiseurs ! Le bilan n'a fait que s'alourdir et voici un rapide compte rendu de ces malheurs qui touchent tant des nôtres :

– *Toujours les redresseurs de torts !* Chaque époque a les héros (ou les zéros) qu'elle mérite. Nos modernes chasseurs de sexe cachent leurs mobiles souvent intéressés sous le panache du chevalier défenseur de la vertu bourgeoise outragée. Seulement, à la différence des chevaliers d'autrefois, ils oublient rarement le portefeuille de la victime et attaquent toujours à

plusieurs celui qui, disent-ils, « n'est pas un homme »... Curieuse conception de la bravoure, en vérité ! Des anti-héros, en somme. Classique, en un temps où le roman noir et le polard ont remplacé le roman de chevalerie.

Ainsi, dans la région parisienne, la « bande des sept » a cessé de nuire. De jeunes Latiniaciens (habitants de Lagny), au coup de poing facile et spécialistes du passage à tabac, étaient allés à Entraigues pour (naturellement !) la récolte du tabac. C'est donc tout aussi naturellement que ces jeunes tabasseurs proposèrent la « chasse aux homos » à quelques Entraiguois enthousiastes. Nos sept larrons pratiquaient la violence pour la violence sous la direction... de leur cadet de 17 ans adepte du nanchuko (fléau japonais). Ces courageux jeunes gens se mettaient à sept contre un. La première nuit, deux agressions, trois autres la seconde nuit, la dernière laissant leur victime, un retraité de 63 ans, dans un état comateux. Bien entendu, ils délestèrent toutes leurs victimes de leur portefeuille.

Charmantes natures ! Plaignons leurs futures femmes et leurs futurs enfants !

– *Le tribunal compte les poings :* « Mais le gros morceau, difficile à avaler, a été dû à un petit jeune homme bien tranquille de 21 ans qui, au cours d'une fête à Saint-Germain-Lembron, ayant reçu une proposition sexuelle, fut pris de panique (*sic*), frappa son agresseur (*re-sic*), s'acharna contre lui, acharnement qui valut à l'agresseur-agressé une perte de connaissance, un traumatisme crânien avec incapacité totale de 96 jours... Lourd avertissement au cogneur agressé : 3 mois de prison avec sursis, 3 000 F à la victime en attendant une expertise médicale approfondie » (La Montagne).

Voilà un petit jeune homme dont la timidité va coûter cher à la Sécurité Sociale !

– *Les pognes de Romans :* « Smaïn Acheche, 26 ans, de Romans, déjà plusieurs fois condamné pour vols et autres délits et Miloud Bourzig, 20 ans, de Romans également qui, lui, n'a connu jusqu'alors que le tribunal pour enfants, un soir où ils avaient bu, sont montés à l'appartement occupé par deux jeunes gens, ont forcé la porte et, sous la menace, ont contraint une des victimes à des gestes et sévices sexuels contre-nature... agression la nuit au domicile même des victimes, violences physiques et sexuelles, le tout sans aucune marque de regret de la part des coupables (pour lesquels il est demandé 1 an de prison ferme et pour Bourzig une peine moins lourde) » (Le Dauphiné Libéré).

Faisant preuve d'une surprenante indulgence, le tribunal de la Drôme ne condamne Acheche qu'à 6 mois de prison, malgré ses viols, ceux du domicile nocturne et des victimes, et Bourzig qu'à 4 mois. Quant à nous, nous savons bien que les plus homos des quatre ne sont pas ceux que l'on pense.

— *Histoire de se marrer un peu...* « Ah, tu es pédé ? et vlan ! deux gifles. Puis, tandis que l'un des garçons le menace avec un couteau de cuisine, un autre lacère ses fauteuils avec un couteau à cran d'arrêt. Les injures pleuvent. On oblige le malheureux à se déshabiller complètement, on arrache les fils de son téléphone, on le menace de toutes sortes de sévices effroyables. L'un s'empare d'une boule à raccommoder et... Non, ce n'est pas racontable. Pourquoi cette danse du scalp autour d'un homme nu ? Les jeunes l'ont carrément avoué : ils s'ennuyaient en Haute-Savoie. Ça les faisait rire de faire peur à un pédé. Enfin, on ne s'ennuyait plus ! Et puis, c'était sacrément profitable : pendant que trois d'entre eux terrorisaient monsieur M., les deux autres raflaient tout ce qu'ils trouvaient dans l'appartement et l'enfouissaient dans de grands sacs en plastique... ils coupèrent le téléphone comme dans les films... menacèrent leur victime d'une nouvelle expédition s'il osait porter plainte. Il osa. Aussitôt arrêtés, sur les cinq agresseurs, quatre seulement ont comparu aux Assises de Genève (le cinquième, qui servait d'appat, n'avait que 16 ans). Les autres, qui ont entre 19 et 22 ans, sont des Français nés en Algérie *(re-re-sic... voir 1)* se sont entendus condamner aux peines suivantes : Mohamed K., le plus agressif de tous, à 18 mois de prison avec sursis, Mohamed K., cousin du premier, 12 mois, Alberto F., 17 mois et Jean M. *(qui offrit une cigarette à sa victime... sans doute celle du condamné ?)* 12 mois (« La Suisse » — Genève).

« Attention, ne remettez plus les pieds en Suisse, vous vous feriez arrêter pour rupture de ban ! » Aussitôt après, ils furent expulsés manu militari et sans sursis. Pourquoi la France n'en ferait-elle pas autant ?

— *Les vespasiennes de Bâle :* « Un homosexuel de 69 ans pénètre dans une vespasienne près du Wettsteiplatz. Il est 23 h 15. Deux hommes s'y trouvent. Pendant que l'un fait semblant d'uriner, l'autre se jette sur le malheureux et applique un couteau sur sa gorge... L'homme réussit à ouvrir la porte de l'édicule et à appeler au secours. Il reçoit aussitôt un coup de

(1) Mon confrère et néanmoins ami Helvète doit confondre pied-noir et musulman émigré.

couteau à la gorge... Très grièvement blessé, il peut néanmoins regagner son domicile d'où des amis le conduisirent à l'hôpital où il subit une opération de 4 heures. » (L'Alsace).

— *Ni fuite, ni salut.* La Rochelle. Faut-il qu'elle soit grave cette insulte de pédé ! Faut-il qu'elle soit bien ancrée dans les cervelles pour que, même au bagne... « Roger, 33 ans, est un violent doublé d'un proxénète. Claude, 26 ans, est assis dans la salle de cinéma de la centrale de Saint-Martin-de-Ré. Roger vient le rejoindre. Et il s'assied près, tout près de Claude. Trop près. Une plaisanterie que Claude n'apprécie pas *(Que va-t-on penser, voyons !)*. IL NE VEUT PAS PASSER AUX YEUX DE SES CODÉTENUS POUR UN HOMOSEXUEL. Alors, Claude casse la gueule à Roger. Alors, Roger s'empare du seul tabouret non scellé et le fracasse sur la tête de Claude. Puis ils vont tous deux à l'infirmerie. Bras-dessus, bras-dessous. » (Sud-Ouest).

Il y en a vraiment des qui méritent de mourir idiots.

— *Les lieux de rendez-vous ne sont plus sûrs.* D'après Pierre Stègre, dans « L'Est-Républicain » : Un ouvrier-pâtissier rencontre un agent hospitalier à la gare de Montbéliard. Ils se dirigent de concert rue des Tours qui est (paraît-il) un des hauts-lieux de la pédale montbéliarde dont chacun connaît le fier emblème porçin. Pause pipi. Des individus « tapis dans l'ombre » se jettent sur eux. Bagarre. Le pâtissier ramasse ses dents et les porte à l'hôpital. Puis il revient porter secours à son compagnon. Mais un peu tard. L'infortuné agent hospitalier gît sur le sol. Sans vie. Il est mort de peur.

Bizarre ! Bizarre ! Meurt-on de peur ? Après tout, pourquoi pas ? Sophocle est bien mort de joie !

— *Les nôtres aussi.*

Suicide par procuration : C'est ainsi que « Le Matin » qualifie ce suicide hors série de deux jeunes gens obligeant leur jeune cousin, un enfant, à les tuer. Pourquoi ? « Nice-Matin » explique les raisons profondes de cette lamentable tragédie digne de l'antique : « Las des avanies que leur valait leur relation homosexuelle, deux Siciliens, Giorgio, 25 ans, et Nino, 15 ans, ont persuadé un enfant de 13 ans de les tuer en plein champ à l'aide d'un revolver... « Nous ne supportons plus d'entendre ce que les gens disent de nous. Aussi allons-nous nous réfugier dans une paix éternelle. Maman, pardonne-nous » — « Ils m'ont dit : ou tu nous tues, ou nous t'abattons. Ils se sont agenouillés sur l'herbe face à face et se sont embrassés tandis que je tirais ». Un berger a retrouvé 15 jours plus tard les deux corps étroitement

enlacés, le visage défiguré. Giorgio supportait mal son parâtre qui lui reprochait souvent sa condition d'homosexuel. Nino était le dernier d'une famille ouvrière de 4 enfants et tout le monde l'aurait considéré comme un brave garçon s'il n'avait pas été affecté d'un certain travers ».

Dans les pays où sévit la loi du macho, le suicide est souvent la seule porte de sortie. A ce propos, finissons-en une fois pour toutes avec la légende dorée des pays méditerranéens favorables à l'homosexualité. En France, peut-être (et encore, pas toujours...), mais partout où sévit la loi du mâle triomphant – que ce soit dans les pays latins de confession catholique ou en pays musulman – l'homosexualité en général, l'homosexualité *passive* notamment, est l'objet de la réprobation générale et du mépris populaire. La plupart d'entre nous ne font que passer en touristes, ce qui explique leur fausse impression. Y vivre constamment, c'est une autre affaire.

Intolérance ou violence ? « Pascal a 22 ans, son ami Jean 48 ans. Ils vivent ensemble à Nancy, sont heureux et ne s'en cachent pas. Cela ne plaît pas à tout le monde. Un jour qu'ils prennent des photos l'un de l'autre, ils doivent subir les remarques acerbes d'un passant... Quelques jours plus tard, alors qu'ils sortent d'une réunion du club local Arcadie, ils se trouvent nez à nez avec le parangon de vertu qui promène son chien *(sans doute un chien de stricte obédience ?)* » (L'Est-Républicain). La suite est plus obscure. On s'accuse mutuellement. Une canne aurait été cassée... La belle affaire !

En somme, beaucoup de bruit pour rien. Voilà où mène l'intolérance. Le journaliste ne s'y trompe pas qui ajoute : « L'avocat explique au tribunal les difficultés que rencontrent quotidiennement les homosexuels. Ceux-ci ont le courage d'avouer leur situation. On imagine à quels affronts ils s'exposent en se mettant ainsi en marge de la société ».

Ce qui n'empêche pas le tribunal de les condamner chacun à un mois de prison avec sursis (tout de même !), mille francs d'amende et 2 500 F de dommages et intérêts. Pour une canne cassée, et même pas sur le dos du dragon de vertu, c'est cher payé !

Presque aussi cher que pour le meurtre d'un homosexuel.

– *Le photographe du pornographe :* « Pour son entourage, monsieur Georges, ancien artisan cordonnier, 68 ans, était un monsieur bien sous tous rapports, un de ces bons pépés à principes volontiers intraitable sur le chapitre des mœurs, presque un Père-la-pudeur qui inspirait à tous confiance et

respect, particulièrement aux enfants dont il aimait s'entourer, à condition cependant qu'ils fussent d'une éducation parfaite. C'est que monsieur Georges ne badinait pas avec les bonnes manières. Il ne tolérait aucun écart de langage et n'eût point admis la moindre incartade » (Sud-Ouest).

C'était évidemment trop beau pour être vrai. La suite, vous vous en doutez. Ce vieux monsieur indigne est, en réalité, un pornographe pédophile, « un pervertisseur d'enfants pour lequel le terme de sagouin paraît avoir été inventé » (Claude Garnier). Pour les quatre enfants qui passèrent entre ses mains, cela s'apparentait à un jeu... y compris sa propre petite fille âgée de six ans. Et cela durait depuis plusieurs années.

Le jury des assises de la Gironde n'a pas pardonné à ce Tartuffe ses mauvaises manières. Il le lui fit bien voir en le condamnant à 13 ans de réclusion criminelle, autant dire à la prison à vie puisqu'il a 68 ans. Fait unique : c'est beaucoup plus que les 9 ans requis par le ministère public pour tant de turpitudes ! Beaucoup plus, répétons-le, que pour le meurtre d'un ou plusieurs homosexuels, notamment celui de notre ami et collaborateur le professeur dijonnais dont les assassins, deux jeunes maghrébins, n'ont été condamnés, voici peu, qu'à quelques mois ou années *assortis du sursis.*

A l'heure actuelle, ils doivent être de nouveau à l'air libre et respirer le bonheur de vivre.

AU VERT PARADIS

Quittons ces jardins qui ressemblent parfois à des marais aux miasmes délétères pour les frais bocages de l'adolescence.

« Daniel et Roger s'étaient connus à la rentrée des classes. Depuis, ils étaient devenus d'inséparables amis.. L'été venu, ils étaient partis faire du camping. Les circonstances aidant, ils en étaient arrivés à partager le même lit et, finalement, à faire l'amour ensemble. Et depuis, ils étaient devenus fous l'un de l'autre. Dès qu'ils en avaient l'occasion, ils se retrouvaient seuls pour faire l'amour. Un après-midi, au cours de leurs vacances, Daniel invita Roger à venir chez lui, sa mère étant absente. Ils se retrouvèrent tendrement enlacés dans le lit de Daniel. C'est ainsi que la mère de ce dernier les surprit, nus et s'embrassant lascivement. C'est alors la catastrophe. Elle chasse Roger en hurlant. Elle est comme folle. « Mon fils est homosexuel ! » C'est la panique totale. Ce n'est pas la fin du monde » (Nouvelles Illustrées – page des parents).

Si la mère est folle, fort heureusement le psychologue consulté garde tout son sang-froid. Il calme la mère en furie et explique à Daniel, traumatisé, qu'il n'y a rien de répréhensible dans ce qu'il a fait. Nous faisons nôtres les judicieuses remarques de l'auteur de l'article à ce sujet : 1 – « Un garçon ou une fille, en période d'adolescence, a droit à sa sexualité. Les jeux sexuels ont alors beaucoup d'importance et ils sont parfaitement normaux ». 2 – « Pensez que la sexualité n'est pas seulement dans le but de procréer mais aussi d'éprouver un certain plaisir. Et c'est le plaisir qui contribue le plus à l'épanouissement de l'individu ». Un argument pour ceux qui nous accusent de perversion : « Si l'on parle d'homosexualité en terme d'anormalité, parce que le sexe de l'homme serait le complément du sexe de la femme, alors que penser des hétérosexuels qui pratiquent le cunilingus, la fellation ou la pénétration du pénis dans l'anus de la femme ? » En conclusion : « Lorsque les parents découvrent qu'un de leurs enfants est homosexuel, le mieux qu'ils puissent faire est de l'aider à se revaloriser, lui faire comprendre qu'il peut rendre service à la société autant que les autres et qu'eux, parents, ont autant d'affection pour lui que s'il était hétéro ».

C'est l'éternelle histoire du vilain petit canard.

Ne me parlez pas d'amour : Un Honorable Correspondant parisien a, ainsi que je l'ai conseillé ici à maintes reprises, « gardé la manie de répliquer aux journaux ». Bravo ! Et pas seulement aux journaux « mais aussi à des personnalités politiques de qui j'ai reçu réponse pour certains et à des sympathisants qui, d'après leurs lettres, sont de tout cœur avec moi ». Ainsi, à propos de l'émission télévisée « Ne me parlez pas d'amour », qui traitait de l'information sexuelle proposée aux jeunes, notre Don Quichotte de la Manchette a protesté contre le fait que l'amour homo avait été complètement oublié et « Télé 7 Jours » a fait écho à cette protestation.

Une histoire avec carré blanc : « Une amie qui souffre » confie au courrier des lecteurs de « Paris-Normandie » les raisons de sa souffrance. Deux pigeons s'aiment d'amour tendre... « Deux hommes mariés, soixantaine, bonne situation, s'aiment d'amour depuis des années avec manifestations de tendresse en public et froideur pour leurs épouses respectives. Que faire ? » Rien répond cousine Marie qui ajoute (finement) : « Les choses pénibles qui arrivent ne deviennent des drames que si on en fait des drames ».

Et si les épouses se consolaient entre elles ? Simple suggestion !

DU COTE D'ESCULAPE

Encore les pilules :

Au sujet de mon écho paru dans les « Nouvelles de France » de Septembre dernier (N° 86) concernant les anti-hormones sexuelles du Prof. Klotz, pour lesquelles je réclamais un complément d'information, j'ai eu la chance de recevoir la lettre suivante du cousin Nader (c'est un pseudonyme), mis en cause dans l'article traité : « J'ai vu plusieurs fois le Prof. Klotz et jamais je n'avais rencontré un médecin si humain, si chaleureux, si compréhensif – après en avoir tant vu d'hostiles ou simplement rigolards. A aucun moment je n'ai eu le sentiment qu'il voulait me « guérir ». Je venais de commencer une analyse qui décuplait mon angoisse parce que je sentais confusément qu'après vingt ans de refoulement féroce, il faudrait que je me dise un jour : « Oui, je suis homosexuel ». Cette angoisse, jointe au mépris de moi-même que me donnaient des rencontres furtives dans de dégoûtantes pissotières, ne me faisaient envisager qu'une seule solution : le suicide.

Ah ! l'immense soulagement que m'ont donné ces pilules ! Merci, monsieur Klotz. Tout en les prenant, j'ai continué mon analyse et un jour, au cours d'une séance, j'ai dit à haute voix cette phrase incroyable : « Oui, je suis homosexuel ».

Vous voyez, le Pr. Klotz ne m'a pas « guéri » et je suis maintenant inscrit à Arcadie *(belle convalescence)*. Et je ne prends plus de pilules.

Je conseille l'usage de ces pilules à ceux qui subissent une violente crise d'angoisse du fait de leur sexualité. Elles sont un palliatif transitoire mais utile.

Ma gratitude est immense pour le Pr. Klotz mais, à long terme, c'est la psychanalyse qui m'a permis de m'accepter tel que je suis. »

Signé : NADER.

P.S. « Je signe d'un pseudonyme, bien que non pédophile, parce que je suis professeur dans une petite ville de province. *Je m'accepte tel que je suis mais je n'ai pas la tentation de vouloir réformer l'univers !* »

Merci et bravo !

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

NOUVELLES D'ITALIE

par MAURIZIO BELLOTTI.

CINÉMA

L'événement le plus important du cinéma italien est certainement la réédition d'un vieux film de Visconti : *Ludwig,* autrement dit Louis II de Bavière, dans sa copie originale et intégrale qui dure environ cinq heures et non deux heures et demie comme dans la version précédente. Il sera présenté en cinq épisodes à la télévision (chaîne catholique) et a déjà été acheté par trente pays dont la France. Autre œuvre d'un niveau exceptionnel : *Immacolata e Concetta* de Salvatore Piscicelli avec Ida di Benedetto et Marcello Michellangeli, qui est l'histoire tragique d'un amour contrarié entre deux femmes.

Signalons encore : *Il lupo e l'agnello* (le loup et l'agneau) de Francesco Massaro avec Michel Serrault et Tomas Milian, une coproduction italo-française inspirée de la fameuse *Cage aux folles* (Il vizietto). — Autre film divertissant : *Il cappotto di astrakan* (le manteau d'astrakan) de Marco Vicario où le naïf protagoniste est séduit par un jeune homme aux mains... audacieuses. — Dans *Maledetti vi amero* (Maudits je vous aimerai) que l'on verra bientôt en France, des jeunes de la génération de 68 racontent leur désenchantement. — *La città delle donne* (la cité des femmes) de Fellini et *Action* de Tinto Brass, deux films qui ne sont pas à notre avantage, le premier mettant en scène un personnage dépeint comme la pire des « tantes », le second montrant une scène de bain de vapeur assez peu ragoûtante. — Deux films lesbiens : l'adaptation peu heureuse du roman homonyme de Moravia, *Desideria, la vita interiore,* de Gianni Barcelloni avec Stefania Sandrelli et Vittorio Mezzogiorno et l'excellent *La cicala* (La cigale) d'Alberto Lattuada avec Virna Lisi et Anthony Franciosa. Pour être impartial Lattuada affirme qu'il fera un film sur l'homosexualité masculine : « C'est une histoire à quatre personnages dont deux sont unis par un lien homosexuel simple et spontané. Désormais vous le savez : pour moi il n'y a de mal quand on obéit à

sa propre nature ». — *La liceale il diavolo e l'acqua santa* (la lycéenne, le diable et l'eau bénite) de Nando Cicero, film à épisodes modeste, parmi les personnages un homosexuel sympathique.

En ce qui concerne la production étrangère citons les films français : *Due leoni al sole* (Deux lions au soleil) de Claude Faraldo, grotesque histoire de deux ouvriers homosexuels ; *La dérobade* de Daniel Duval. La production américaine est présente avec *American Gigolo* et *The rose* dont Arcadie a déjà parlé ; *Io* (Moi) de Blake Edwards où l'on peut voir un homosexuel haut en couleur ; *Un tocco di sesso-A different story* de Paul Aaron, histoire d'un homme et d'une femme qui, ô miracle, connaissent enfin ensemble les joies de l'hétérosexualité ; *L'ultima coppia sposata* (Le dernier couple marié) de Gilbert Cates veut être la preuve que désormais seuls les couples homosexuels durent ; *Richard's Thing,* film lesbien de Fréderic Raphael. Deux films allemands à signaler : *La prova generale* (La répétition générale) de Werner Schroeter, présenté en France au Festival de Nancy et où le metteur en scène dialogue avec un garçon dont il tombe amoureux ; *Gigolo,* un film très médiocre de David Hemmings, version homosexuelle de *American Gigolo.*

ART - PHOTOGRAPHIE - DANSE
THÉATRE - TÉLÉVISION

Signalons la restauration des fresques du Corrège dans la coupole de la cathédrale de Parme. On peut y voir un essaim interminable de jeunes garçons nus dont quelques-uns dans des poses franchement érotiques. Le Corrège aurait-il été des nôtres ? A voir de toute façon.

En ce qui concerne la photographie signalons à Taormina une n^{ieme} exposition des photographies de Wilhelm, Von Gloeden devenu désormais une gloire nationale. A Venise l'exposition du photographe Kenn Duncan, intitulée « The Dance », présente à peu près exclusivement des personnages masculins et des nus d'une exceptionnelle beauté en train de danser.

Restons dans le domaine de la danse qui traverse une période heureuse en Italie. Outre Béjart qui désormais est de la maison et dont on a vu à Vérone un splendide *Boléro* de Ravel interprété par deux hommes seulement ainsi que le *Mahler* et en particulier *Le chant du compagnon errant* qui, selon la presse unanime, atteint le sublime, il faut citer aussi le ballet hongrois

de Ivan Marko appelé le Béjart de l'Est. La censure hongroise est différente de la censure italienne, par bonheur morte et enterrée, mais même dans les ballets de Marko, la composante homophile est évidente. Passons à la Suède et au ballet de Birgit Cullberg, une femme qui semble attirée non seulement par la beauté et la plasticité du corps de l'homme mais aussi par l'expression chorégraphique de l'homosexualité masculine ainsi *Saint-Georges et le dragon* où un très beau danseur chante les joies de l'amour homosexuel. Pour finir rappelons que le grand Noureiev a donné à la Scala *Le chant d'un compagnon errant* devant un public délirant.

Passons maintenant au théâtre avec l'adaptation fort heureuse du roman homosexuel de Manuel Puig : *Il bacio della donna ragno* (Le baiser de la femme araignée), mise en scène de Marco Mattolini. Très intéressant aussi est *Triangolo equilatero* de Sandro Bajini, histoire d'un couple mari et femme, tous deux homosexuels, piégé par un troisième larron hétérosexuel lui. Enfin une comédie *Virginia* de Francesco Paura et Adele Marziale qui naturellement concerne Virginia Woolf et raconte ses relations amoureuses avec Vita Sackvile West. Le texte n'est pas très convaincant. N'oublions pas la nouvelle comédie de Giuseppe Patroni Griffi, intitulé *Prima del silenzio* (Avant le silence) qui est l'histoire d'un homosexuel quinquagénaire amoureux d'un jeune athlète.

A la télévision, parmi les émissions les plus intéressantes citons une adaptation d'un journal intitulé *Educatore autorizzato* de Armando Rossini (Éducateur autorisé); c'est l'histoire d'un instituteur qui enseigne dans une maison de correction pour jeunes délinquants du sexe masculin. Les situations les plus scabreuses ont été édulcorées dans la version télévisée mais les allusions à l'homosexualité ne manquent pas. On a présenté aussi une rubrique intitulée *Dietro il processo* (Derrière le procès) dont deux séries étaient consacrées à la reconstitution de l'assassinat de Pasolini, des procès successifs et des doutes qui subsistent autour de l'évènement. Enfin un spectacle de cabaret intitulé *Mi voleva Strekler* (Strehler me voulait) de Maurizio Micheli où l'on raille le fameux metteur en scène italien qui semble ne pas aimer beaucoup les homosexuels et où le protagoniste, pour le mettre à l'épreuve, se comporte précisément comme tel.

LIVRES

Nouveautés italiennes : *Altri libertini* (Autres libertins) de Pier Vittorio Tondelli (éd. Feltrinelli); avec douze ans de retard

paraît le dernier roman de la génération des années 68. — *Poesie e pagine ritrovate* di Pier Paolo Pasolini, présenté par Nico Naldini (éd. Latoside). — De Carlo Coccioli *Le case del lago* (Les maisons du lac) éd. Rusconi; le dernier roman de Coccioli est l'histoire d'un Tadzio israélite convoité par des personnes âgées de son sexe. — *Tu un diverso* (Toi, différent) de Nadia Belli (éd. Edicoop), une difficile relation amoureuse entre un homosexuel et une femme. — *Maledetto ferragosto* (Maudit quinze août) de Renato Olivieri, un roman policier intelligent dont un des protagonistes est homosexuel. — *Sua Eccellenza* d'Antonio Altomonte (éd. Rusconi), roman d'un haut niveau littéraire d'un auteur nouveau, avec plusieurs personnages homosexuels. — *Poesie* (éd. Adelphi) de Rodolfo Wilcok.

Parmi les traductions du français : *La stella rosa* de D. Fernandez (éd. Rusconi); *L'affamata* de Violette Leduc, histoire des étranges rapports entre Violette Leduc et Simone de Beauvoir. — De l'anglais : *Sulla mia testa* de James Baldwin (éd. Bompiani), le roman le plus homosexuel du célèbre romancier américain; *Kalki* de Gore Vidal (éd. Bompiani); *L'omnibus celeste* de E.M. Forster (éd. Feltrinelli), récits de jeunesse. — De l'allemand : *Un cavallo in fuga* de Martin Walser (éd. Garzanti). — De l'espagnol : *L'impostore e ricordo di Tijuana* de Manuel Puig (éd. La Rosa). — Signalons enfin la traduction imminente chez Adelphi d'un ouvrage japonnais très important du XVII[e] siècle, *Grande specchio di amori maschili* (Miroir d'amours masculines) de Ihara Saikaku.

Parmi les essais signalons : *Omosessualità* de Masters et Johnson (éd. Feltrinelli). — *Diario beat* de Allen Ginsberg (éd. Newton Compton) avec de nombreuses allusions aux amours homosexuelles de l'auteur. — *Con Borroughs* de Victor Bokris (éd. Arcana), une série de conversations et interviews avec le célèbre américain. — *Sessuologia* de John Money et Herman Musaph (éd. Borla), une œuvre importante parce que publiée par un éditeur catholique et incroyablement libéral à l'égard du sexe en général et de l'homosexualité en particulier. Elle ne plaira pas à Woityla. — *Il mito dell 'analisi* de James Hillman (éd. Adelphi); la thèse soutenue est que l'homme doit récupérer sa dimension féminine. — *La baia degli ontani* (La baie des aulnes) de Gavin Maxwell (éd. Rizzoli), un chef d'œuvre du grand écrivain homosexuel traitant du rapport de l'homme à la nature. — *La donna d'altri* (La femme des autres) de Gay Talese (éd. Mondadori), une enquête sur la nouvelle sexualité en Amérique.

Mentionnons les biographies suivantes : *Bettina Brentano* de

Gisela Dischner (éd. La Tartaruga) qui narre les aventures lesbiennes d'une romantique allemande. — *Storia di Piera,* présenté par Dacia Maraini (éd. Bompiani), histoire d'une actrice à l'apogée de la gloire qui a fait aussi des expériences lesbiennes.

Livre de photographies : *L'innocenza morbosa dell 'occhio fotografico di Wilhelm Von Gloeden* (L'innocence morbide de l'œil photographique de Wilhelm Von Gloeden) éd. Malimbri ; un magnifique recueil de photographies des adolescents de Taormina par le baron pédéraste.

REVUE DE PRESSE

Commençons par *Panorama* qui nous annonce la sortie imminente d'un film intitulé *Hard Cuore.* Pour le lecteur étranger il convient de préciser que *Cuore* est le titre d'un célèbre roman pour enfants très larmoyant. Dans la version hard on assiste à un renversement complet de la morale et tous les personnages masculins sont homosexuels. Le même hebdomadaire nous apprend encore que l'on a récemment retrouvé en France un questionnaire auquel répondit Marcel Proust à l'âge de quatorze ans. A la question : « Les qualités que je préfère chez l'homme ». Réponse : « Le charme féminin ». On peut lire aussi un article sur la poétesse Renée Vivien, appelée la Sapho du XX^{e} siècle, qui déclara « Une femme a-t-elle jamais aimé un homme ? Je ne conçois pas une telle aberration ». Aphorisme auquel peut faire écho l'interview par le même journal d'Edda Mellarini, une responsable du F.U.O.R.I. Titre de l'article : « Il est beau d'être lesbienne ».

L'Espresso publie une longue interview du metteur en scène Piscicelli, auteur du film *Immacolata e concetta* dont nous avons parlé plus haut. Voici en quelques mots le sujet de son prochain film : ce sera l'histoire d'une prostituée aimée d'un garçon entretenu par un homosexuel quinquagénaire... On y lit un article de Umberto Eco, le sémiologue italien de renommée mondiale, qui analyse la manière dont on peut construire sa propre image publique. Il donne l'exemple du démocrate Koach candidat à l'élection de maire de New-York et homosexuel notoire, qui se fit le promoteur d'une violente campagne pour la peine de mort, se donnant ainsi une image de virilité. Par contre les radicaux et leur parti auquel est affilié le F.U.O.R.I. feraient plutôt de vieilles dames un peu névrosées et ramollies.

Le quotidien *La Repubblica* accorde une large place, comme

beaucoup d'autres journaux italiens, au récent congrès du F.U.O.R.I. qui s'est tenu à Turin et dont les grandes lignes d'action ont été les suivantes : prendre acte d'une certaine attention manifestée ces derniers temps par le Parti Communiste Italien, à vérifier cependant, engager une discussion avec le Parti Socialiste qui semble le parti le plus ouvert, demander aux organismes locaux de mettre à jour le mot « homosexuel » dans les bibliothèques publiques et aux municipalités de mettre un local avec téléphone à la disposition d'un service de consultation. Des membres de ce même mouvement écrivent au Pape pour solliciter une audience et lui exposer leurs problèmes. On peut aussi y lire un article d'Ida Magli sur la condition douloureuse des lesbiennes et intitulé : « Mais le sexe est-il une prison ? » et un autre sur une tentative de mariage entre deux homosexuels pris en considération puis rejeté par l'État civil, la loi ne prévoyant pas un tel cas.

De New York le même quotidien mentionne différentes nouvelles : entre autre la mise en scène d'une comédie à caractère homosexuel de Kurt Weill, intitulé *Silverlake,* la publication d'une biographie d'Errol Flynn où l'on prouve que le fameux acteur était bisexuel et espion au service de l'Allemagne nazie, une autre biographie, celle du célèbre poète homosexuel W. H. Auden di Charles Osborne, ami intime de Christopher Isherwood et de... Thomas Mann. On signale également l'ouvrage de Reay Tannahill publié en Angleterre et qui raconte comment en France, au siècle des lumières, on continuait encore à brûler les homosexuels. Pour revenir à l'Italie Ida Magli consacre un article à Saint Bernardin de Sienne à l'occasion du sixième centenaire de sa naissance, entre parenthèses Saint loué par le Pape. Sa vie et ses œuvres laissent transparaître une haine viscérale contre les femmes et les sodomites pour lesquels il invoquait le bûcher. Bel exemple de charité chrétienne.

Passons maintenant au *Corriere della Sera* qui relate une sentence pour le moins discriminatoire d'un tribunal : sous prétexte qu'une épouse avait des rapports sexuels avec une autre femme, on a confié le foyer et la garde des enfants au mari. La Cour d'Appel a été saisie. Une autre affaire : celle d'un homosexuel qui, après la mort de son ami, prétend aux droits de la « veuve » (sic) ! on apprend aussi que la B.B.C. donne la parole aux homosexuels. Cependant Londres est en émoi à cause d'une pièce intitulée *Romains en Angleterre* de Howard Brenton où l'on peut voir six jeunes artistes nus mimer des actes homosexuels. Même Scotland Yard s'en est mêlé ! Les

théologiens catholiques hollandais continuent à donner du fil à retordre au Pape : *Le Corriere* a récemment interviewé le thologien Frans Haarsmaa de Nimègue qui affirme ceci : « Sur l'homosexualité l'Église a adopté une position de défense nettement négative... Pour moi il n'y a pas de différence intrinsèque entre homosexuel et hétérosexuel. Il ne faut pas nourrir de préjugés envers ces gens... ». Le même journal fait état de graves difficultés financières que connaît le mensuel homosexuel *Lambda*. Même si nous ne nous reconnaissons pas du tout dans les positions de *Lambda*, il est néanmoins triste que cesse de se faire entendre une voix homosexuelle et nous souhaitons que la revue puisse résoudre ses problèmes et continuer ses publications. Sur *Le Corriere illustrato* signalons un article intitulé « Avec poudre et rouge à lèvres quel mal te fais-je ? » en faveur des travestis et des transexuels qui se sont adressés au Président de la République pour la reconnaissance de leurs droits.

Mentionnons dans *Playmen* un article du Professeur Servadio qui, avec la finesse que nous lui connaissons, commente la tentative de mariage des deux homosexuels dont on a parlé plus haut et y voit entre autre le désir de restaurer l'unité brisée entre les êtres.

Le périodique *Tuttolibri* signale la publication en Angleterre des Mémoires d'Isherwood où l'homosexualité est présentée comme une religion. Dans une interview d'écrivain français, Marie Cardinal, affirme que souvent les enfants désunissent un couple, qu'il existe le couple traditionnel, mais aussi le couple de deux femmes, de deux hommes, c'est-à-dire un couple sans enfants. On peut y lire aussi un compte-rendu du livre *The life of Ailred of Rievaulx*, Clarenden Press, Londres. Il s'agit d'un moine né en Angleterre en 1110 environ et dont les écrits et les lettres ont été tenus sous clefs pendant des siècles. Pourquoi ? Parce qu'il chante et exalte l'amour pour les novices. Document important pour la connaissance de l'amour masculin dans les couvents.

Plusieurs journaux (*Epoca, Il Corriere d'informazioni, Il Giornale*) mentionnent le récent scandale des joueurs de football impliqués dans des histoires de corruption et de parties truquées. A l'origine du scandale un manager du football qui aurait révélé l'affaire parce que son ami, un joueur, l'aurait quitté pour un bel algérien. A ce propos Indro Montanelli déclare ironiquement dans le *Giornale* que les femmes ont eu tort de laisser le champ libre en se consacrant aux idéaux de féminisme. « Tant pis pour elles. Les faits démontrent que pour

nous aimer, nous trahir, nous cocufier et nous escroquer, nous nous y entendons entre hommes. »

Terminons avec *L'Europeo* qui écrit que le conseil régional du Piémont ne peut fonctionner et avoir une majorité qu'avec la voix d'un conseiller régional, Enzo Francone, responsable du F.U.O.R.I. Un cas où un homosexuel est vraiment déterminant. Dans un article intitulé « Combien il en coûte d'être homosexuel » le même hebdomadaire relate les mésaventures arrivées à une jeune recrue qui s'est présentée comme homosexuel et devait être exemptée en vertu de l'article 28 du code militaire. On lui a rendu la vie impossible pendant trois mois, après cent jours l'enfer a cessé mais il a fallu une intervention au Parlement. C'est cela aussi l'Italie.

MAURIZIO BELLOTTI.

ANGELO RINALDI

« LA DERNIÈRE FÊTE DE L'EMPIRE »

« Images pathétiques de la vie »

N.R.F. — 233 p. — 46 F

BERNARD DELEU

L'HOMOPHILE, CET INCOMPRIS

La Pensée universelle — 275 p. — 38,50 F

GÉOGRAPHIE ET ESPOIR

On a dit notre isolement, notre solitude. On a dit, l'air attendri, la terre collée à nos semelles, les accents drôles de nos voix. Nous, ce sont les homosexuels de province, ceux qui n'ont pour audience que le cercle très serré de rares amis. Lorsque je dis province, je n'entends pas Toulouse, Lyon ou autre Bordeaux, mais je veux parler de ces points presqu'invisibles que les cartes situent à 200 ou 300 kilomètres des grandes villes.

Nous aimerions bien parler, danser, rire en Arcadie. Mais voilà, pas d'Arcadie alentours. Pas d'Arcadie et même pas de substitut. La chaleur d'une main tendue, le visage au regard ami, la douceur d'un lieu où l'on est bien, cela ne se rencontre pas dans les incertitudes de quelques parcs où, la nuit venue, des ombres (toujours les mêmes) passent, glissent et repassent dans une attente vaine. Notre place, puisque comme tout le monde, nous nous reconnaissons le droit d'en avoir une, si nous la voulons vraiment, c'est à force de courage, d'espoir et de désillusion que nous pouvons parvenir à nous la frayer. Et encore ! Pas en tant qu'homosexuels, mais en tant qu'hommes et femmes. Le droit à la différence devrait permettre d'abolir la différence de sensualité qu'est la notre. Mais qui nous reconnaitra ce droit, quand ici, plus que chez vous, nos voisins « indifférents » ne nous accordent même pas le droit d'exister ?

Alors sachez bien que chez moi, en bas à gauche de la carte, être homosexuel c'est forcément entrer dans le jeu de l'hypocrisie ou du moins dans celui des précautions multiples. Le beau rêve de la sincérité en prend un coup. La solitude s'installe.

J'ai 20 ans et n'accepte pas cette solitude. Alors j'ai quelques amis que j'aime du fond du cœur, je fais une grande place à la surprise et à l'émerveillement, la rue, la campagne, la musique et la lecture sont là pour m'en procurer, mon Arcadie à moi en quelque sorte. Rien que de très banal me dites-vous ? Peut-être... mais cela me permet de vivre sans arborer de masque de désespoir. Et c'est bien.

JEAN-HENRI de BACO.

« LE PHARAON PAS COMME LES AUTRES »

ou :

un cas unique d'homosexualité en Égypte

C'est un fait étrange, et inhabituel en Égypte — où il semble que « cela » n'existe pas — (ou n'était point relaté).

Mais avec ce personnage dit le roi hérétique, Aménophis IV Akhenaten, on peut s'attendre à tout.

Rappelons que ce roi mystique, (1370 à 1352 av. J.-C.), réfuta et supprima tous les dieux, au profit du seul « Aton », le soleil dont le regard est le rayon (révolution religieuse sans précédents).

Marié à la très belle Nefertiti, il en eut six filles. Pour sacrifier à la coutume et pour que « Princesse puisse être Pharaonne » il épousa d'abord sa première fille Maketaton, qui mourut en couches (voir peinture murale — n° 89 — p. 153 du livre en question), puis il épousa sa troisième fille, Anksenpaaton (dont il eut encore une fille, nommée Anksenpaaton-Tashery). Cette Anksenpaaton devait épouser, à 12 ans, son oncle, le plus jeune frère d'Akhenaten, Toutankaton, âgé de 11 ans. Tous deux, revenant à la religion d'Amon devinrent lui, Toutankhamon, elle Ankenesamon.

Et voilà qu'Akhenaten, soit qu'il se lassa de la toujours belle Nefertiti, soit que ce fut elle qui se détacha de lui (quelque peu jalouse de son jeune beau-frère), Akhenaten, donc, ne s'occupa plus que du beau, très beau Smenkhltérê, son frère, de deux à trois ans plus jeune que lui (sa très belle statue, en stéatite est au musée du Louvre), et lui continuait de porter l'épithète de Néfernerouaten, réservé jadis à la seule Nefertiti elle-même.

Une stèle de calcaire, au musée de Berlin, ne laisse guère de doutes : les deux frères sont assis, l'un près de l'autre, entièrement nus (ce qui ne se voit jamais en Égypte), le bras gauche du Pharaon enserrant l'épaule de son jeune frère.

Mais il y a plus. Lorsque Smenkhkérê mourut, quelques années avant son frère, le corps fut déposé en un sarcophage préparé pour une femme, où on avait cru voir la momie de la reine Tiyi, leur mère.

La momie, exhumée en 1907, présentait un corps au bassin féminin. Mais le spécialiste Elliot Smith identifia les os comme ceux d'un jeune homme de vingt-cinq ans. Puis, en 1933, le professeur Derry considéra la momie comme celle d'un jeune homme de vingt-deux ans, et non point celle d'une femme.

Mais laissons parler Madame Desroches-Noblecourt :

« Or ce corps royal présentait une anomalie : la position du corps lui donnait l'attitude d'une femme royale, le bras gauche replié sur la poitrine, et le droit le long du corps. C'est le cas de remémorer tout ce qui avait pu, dans les attributs et l'attitude de Smenkhkérê, choquer les égyptologues. Je viens de proposer d'y reconnaître simplement la traduction du souci de Akhenaten de conférer à Smenkhkérê la place donnée à Nefertiti. Il n'est pas audacieux de penser que l'on fixa dans la mort le corps du jeune co-régent, l'éternisant dans le rôle que Akhenaten avait voulu lui faire jouer » (1).

FRANCIS GAZEAU.

(1) Vie et Mort d'un Pharaon (édit. Hachette).

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

35 F — Port compris

Préciser l'année désirée

LA PARALLÈLE (1)

J'ai mal aujourd'hui encore de tout cela. De ne l'avoir pas assez aimée, regardée vivre. Elle touchait mon père. Je comprends maintenant, qu'à soixante ans passés, il lui ressemble. La gueule grande, le geste gauche malgré la gifle précise. Le cœur immense, une pudeur humaine et droite. Depuis ces mois où j'aime enfin, clairement, je voudrais encore que Mamy-Papa décortique pour Pierre ses « Royans » crus, qu'elle ne sache pas lui dire : « Je t'aime bien » et qu'elle lui envoie en grognant le saladier : « Je ne mets que le blanc, le vert c'est pour les poules ! ». La frisée, rose de vinaigre, immangeable... Elle portait large la poitrine, elle embrassait ses enfants comme un homme. Je ne lui confiais rien, elle m'intimidait. Elle ne me demandait rien non plus mais elle me gardait une poignée de ses Charrous les plus frais. Levée à quatre heures, de retour des Capucins à sept, elle jetait sur la toile cirée du petit déjeuner deux pains au chocoloat et des œillets poivrés, rouge-noir, pour Maman. Je ne m'apercevais de rien ; je ne savais pas que je l'aimais.

Je cherche à me souvenir d'un évènement, avant ma rencontre avec Serge ; La rentrée scolaire, Lycée Jacques Decourt. Je n'aimais pas le lycée, les études, les mathématiques ! Rien ne me reste de ce premier trimestre. Rien d'autre que le souvenir d'habitudes des années antérieures : les jeudis avec Pierre, un petit juif, ou les filles de la mercière ; au bois de Boulogne ou ... Rien. De toutes façons, rien d'autre que ma mère qui m'isolait, me faisait prendre l'air jusqu'à l'ennui et qui m'adorait vingt-quatre heures durant. C'était son travail, sa vocation. Elle réussit à me faire croire que je l'idolâtrais, et qu'elle ne pourrait jamais se passer de moi. Elle le croit toujours. Mon père, je ne le voyais jamais, il m'impressionnait. Il hurlait simplement sur mes livrets scolaires, les taloches pleuvaient. Ma mère bravait la tempête à mes côtés. Papa, ulcéré, solitaire, m'achetait des fraises au marché le lendemain. Je sais qu'il a souffert, qu'il est

(1) Voir Arcadie n° 324.

encore malheureux. Il sait comme moi que nous nous sommes ratés. Je ne l'ai pas connu ; il avait un fils conditionné, dans le sillage de sa mère, qui ne lui parlait pas.

Le moment est venu tard, où l'année dernière, il m'a fallu faire craquer les coquilles d'œuf qui avaient poussé autour de moi pendant vingt-cinq ans. Je n'ai plus reconnu personne. Je n'entendais plus ma mère, le contact était rompu, et je me mis à observer mon père. J'eus envis de lui parler. C'était difficile, je ne pouvais pas lui gazouiller des « mon petit Papa chéri » à l'oreille. Nous avions l'air idiot.

Ma vie sexuelle à douze ans, à l'époque où j'ai rencontré Serge, puisque décidément, que ce fût lui ou moi, un geste en provoqua un autre, ma vie sexuelle était réduite au rêve et à la masturbation. Plus exactement à la masturbation à propos d'une image que je créais et que j'eus longtemps la faculté de voir à volonté, en fermant les yeux. Le sujet en était généralement un personnage masculin, le sexe lui-même important peu. Mon excitation était toute cérébrale. Ce à quoi je sus plus tard donner le nom de jouissance, me laissait haletant, très ému, comme si je venais de frôler l'homme que je désirais être : je me voulais la force et la beauté, la puissance, les jambes solides et massives. Je revenais à moi conscient de mes cheveux de fille, de mon corps fluet, de mon ennui solitaire. Je m'endormais le cœur lourd, sûr de mon inutilité et de mon impuissance. Des silhouettes féminines venaient rarement me hanter. En quelques mois j'avais mis au point l'image de la perfection humaine. La nature remplaça bientôt mes extases sèches en huile chaude dans mes reins, sur mon ventre. A la première délivrance, je m'effrayai. Je crus perdre mon sang, perdre la vie. L'impression de vertige en jouissant. Je connus pour la première fois cette sensation de mourir le cœur battant. Mes doigts s'engluaient, séchaient ; je devins grave. Je devinais l'importance du geste. Je venais d'éprouver le plaisir, je sentais mon corps sous les vêtements, je devenais important. Puis j'en vins insensiblement à chercher la matérialisation de l'image idéale que je suscitais depuis des mois. Elle prenait le corps des plus beaux hommes que je voyais, que je rencontrais. Je cessai d'imaginer. Il y en avait plein les rues autour de moi. Au lycée, les professeurs de gymnastique offraient leurs muscles, leurs jambes, leur virilité. Je les imitais, je les enviais, je devenais obsédé. Je les recréai, la nuit, couché. C'était ma profession de foi, le moyen de les égaler ou de les posséder en m'identifiant à eux. Aucune aventure scolaire n'intervint jamais. Je ne les recherchais pas, j'avais mieux. J'évoluais tranquillement. Mes sujets d'extase

devenaient érotiques. La recherche du plaisir était la recherche de la complication. Mes visions s'organisaient. Elles obéissaient à un scénario très précis au terme duquel se consommait le plaisir. J'étais homosexuel sans qu'aucun geste n'ait été échangé d'un homme à moi. Mais j'étais disponible. Je semblais attendre et je regardais, l'œil candide. Des heures entières passées le jeudi derrière la vitre de ma chambre, Rue Rochechouart, des après-midi jaunes d'hiver. Les manteaux ennoblissaient les épaules des hommes dans la rue. Leurs chapeaux réchauffaient des calvities que je ne supposais pas. Je m'imaginais jamais l'imperfection. Je regardais les femmes aussi. Si je m'arrêtais un jour à leur odeur, à leur parfum, à leurs contours, j'admirais, c'était lointain. Je ne pouvais désirer ressembler à une femme. Cela ne m'intéressait pas, mais leur conversation me berçait. J'engourdissais ma vie à leurs cheveux coiffés, à leurs lèvres précieuses. Je savais qu'il y avait ma mère, et que c'était mieux que n'importe laquelle. Elles ne m'apprendraient rien, ni le sein lourd, ni les hanches mouvantes et la toison secrète. Comment les aurais-je désirées ? Je n'étais par une femme, je ne les enviais pas. Je n'en étais pas curieux. Je n'établissais aucune relation entre elles et mes voyages nocturnes. Le plaisir me venait de moi. A l'extérieur, celui qui m'apporterait les mêmes sensations, ne pourrait être qu'un de mes semblables : un homme. L'apprenti devait recevoir l'empreinte de son modèle. Celui-ci vint avec les traits, le corps et le sexe de Serge.

Serge, une dizaine d'années plus tard, aujourd'hui. Je n'ai pas envie de parler de lui. Le souvenir est à la fois confus et précis. Je ne sais plus au juste. Cela ne m'intéresse pas. Si j'y songe, c'est pour savoir, pour tâcher, en soulevant des écorces, de comprendre comment, pourquoi, je suis sorti de la norme.

En vrac : le salon de l'enfance, la foule habituelle, le Guignol : encore la foule debout. Quelqu'un à côté de moi, à ma droite. Une main précise et savante. Je me mets à trembler. De plaisir, de crainte. Je comprends tout de suite qu'il faut se cacher. J'accrochai ma main à la sienne. Son visage apparu. J'étais à peine surpris, tout me paraissait naturel. Signe de me taire. J'obéis. Il commençait à me dominer pour quelques mois. Mes ballades nocturnes m'avaient hissé jusqu'à l'exactitude de ce qui arrivait. Inconsciemment je m'étais préparé à mentir. Je racontai à ma mère la rencontre : une rencontre honnête, un grand garçon jeune, débrouillard. Il m'avait piloté à travers les stands d'exposition. Nous nous étions amusés. Ce fut tout. J'inventai, la semaine suivante, une retrouvaille due au hasard. Le cinéma du quartier, le Dimanche. Il devait s'y trouver.

J'avais poussé l'invention jusqu'à situer sa place, à lui prédire où je serais avec mes parents. Ainsi fut fait. Le garçon sympathique brilla aux yeux de ma famille. J'exultai. J'admirai la réussite de mon entreprise. Serge connaissait des « gens de spectacle », il aurait des places pour le théâtre. « A la semaine prochaine ». Il eut les places. Je sus plus tard qu'il ne connaissait personne, qu'il les avait payées.

Soirée d'émotion. Je nous cachai en présence de ma mère. Jamais je ne compris comment elle ne vit pas Serge passer son bras sous le mien, caresser ma cuisse. Je ne prévoyais rien, je me laissais faire. Il fut invité chez mes parents ; quel miracle. Mon père fut pris, conquis. Ma mère nous aida de sa bonne volonté inconsciente. Elle demanda à Serge de m'attendre à la sortie du lycée, chaque soir. J'ai honte à présent qu'il ait bu le café au lait que préparait ma mère avec confiance. Un jour, au début, elle lui fit subir un interrogatoire serré. Penchée sur ses chapeaux dans la cuisine tiède, elle écoutait Serge dire avec perversité la vérité, presque toute : Il était né à Bordeaux, à quelques kilomètres de Saint-Macaire. Sa mère, remariée, était blanchisseuse ; son père buvait. Serge habitait à Paris chez un ami...

Il avait une figure large aux traits durs et menus de rapace. Il m'aimait, me le disait. Nerveux, excessif. Parole brève et claquante. Pas beau mais mieux qu'ordinaire. Je connus sa chambre, rue Lamarck : il n'habitait pas seul. Eugène, que ne ne vis jamais à cette époque, seulement beaucoup plus tard, ne m'inquiétait pas. Je ne comprenais pas ce qu'il pouvait être. Je m'échappais le matin, je fuyais le lycée.

Janvier, l'hiver. La brume à la bouche, j'escaladais la rue Bochart de Saron jusqu'à la place Dancourt. A gauche, jusqu'à la place des Abbesses, l'Église rouge me dépaysait. Je marchais vite en longeant un mur de plâtre blanc. La rue Tourlaque à pic où j'appuyais sur les talons, le pied bien à plat pour ne pas glisser sur la pluie.

Enfin, la rue Danrémont, longue voie réchauffante, bordée de commerçants lumineux. Il était chaque fois huit heures. La nuit en hiver. Je marchais vite, j'étais pressé et important. J'avais l'impression d'accomplir quelque chose. Avec fierté. Il faisait froid, je m'admirais. Au carrefour de la rue Lamarck, je regardais méchamment à gauche, puis devant moi : Au-delà du croisement des deux rues, tout était gris. Les immeubles ressemblaient à des écoles ou à des casernes. Mais rien ne pouvait être plus beau que le trottoir de droite, la côte jusqu'au numéro 110. Traversée devant le fourreur, le réparateur de radio. J'entrais dans le hall et je chavirais avec l'odeur d'immeuble surchauffé,

de poubelles. La même jusqu'au sixième étage, dans l'escalier de service, la même dans la chambre. Petite, encombrée, brune et musicale. Nous faisions l'amour en musique, à la chaleur d'un petit radiateur. Serge n'oubliait pas la casserole d'eau sur l'appareil. J'apprenais avec conviction des gestes. Je ne poétisais rien, j'étais seulement attentif. Serge me déshabillait. « J'enlève les pelures de l'oignon ». Deux maillots de corps, deux slips en hiver, sans parler des chaussettes. Ma mère m'habillait pour elle et pour moi. Je refusai la sodomie. Sans réplique, Serge pleura, serra les poings, me fit peur. Ce jour là, je me rhabillai et je m'assis au coin du lit. Ridicule, il s'habilla aussi. Il n'insista plus jamais, nous n'en reparlâmes pas. J'aimais l'amour, j'aimais le plaisir ; le prendre et non pas le donner. Je m'ennuyais et ne demandais à Serge de m'apprendre la volupté que pour mon propre compte. Il s'y trompa et achevait seul la poursuite de sa jouissance. Tout cela était peu savant et loin d'égaler mes occupations nocturnes. Je me retranchais derrière elles mais je continuais de me rendre rue Lamarck avec recueillement.

Là j'y appris la musique. J'en étais à la chanson où m'extasiais sur Johan Strauss, Offenbach. Serge me dit que j'étais attardé, méprisant, il m'offrit quelques jours après un âne en matière plastique en même temps que deux ouvertures de Weber. J'aimai le Freischutz et ma mère installa le jouet sur mon cosy. Je n'avais pas compris l'insulte. « Les symphonies de Beethoven, ça fait, c'est fini, fini, fini, fini ». Serge était content de lui en disant cela. Je n'avalai pas cette musique mais je m'envolais volontiers sur des concertos pour piano : Tchaikowsky, Litz. Ce fut tout. Serge en connaissait davantage, qu'il ne m'apprit jamais. J'étais arriéré. Il voulait que je le sois. Rien. Il pouvait ainsi m'aimer sans se déprécier. Mieux, il se revalorisait. De mon côté, je sombrai dans l'habitude. Je l'aimais ? Pas ou peu. Il était associé à mon plaisir ; il n'existait pas à côté. Les après-midi dans ma chambre, le long du piano. Serge me persécutait jusqu'à ce que j'ouvre la porte de l'armoire, pour cacher éventuellement à ma mère, si elle entrait, nos caresses hâtives. Un jour, il explose : « Tu oublies que je suis homosexuel ! ». Sous-entendu : « J'ai besoin de toi pour jouir ; je n'ai besoin de toi que pour cela ». Le sens m'échappa quelque peu, mais je compris enfin le mot que j'avais déformé jusque là en « homme sexuel ». Il y avait enfin donc une étiquette.

Ce n'était donc pas ordinaire ! Homosexuel. Il l'était. Je l'étais. Je fronçai les sourcils en cherchant la différence : les hommes couchent avec les femmes ; les femmes, ça viendra plus tard. Je suis trop jeune. Maintenant cela ne compte pas.

Je déchirai mes protège-cahiers en matière plastique pour coiffer une ampoule au-dessus de mon armoire : bleu pour les « Sylphides », vert rouge : Beethoven. Rarement.

En décembre je fus malade. C'était grave : angine diphtérique, délire. Mon sang battait mes tempes, ma gorge sifflait avec ma respiration. Trois semaines de silence et de nuit. Fenêtres fermées, je divaguais sur les double-rideaux. Après ma guérison, je gagnai la liberté. J'avais atteint l'âge de raison...

J. P. de LAVILLAN.

CONCOURS
DE LA NOUVELLE HOMOPHILE

Arcadie **organise un concours.**

On peut nous adresser avant le *31 mai 1981* une *nouvelle* dont le contenu doit être une histoire homophile (masculine ou féminine).

Texte dactylographié en triple exemplaires.
Maximum : quinze pages (format 21×29,5).
Les envois sont faits à *Arcadie*, une enveloppe fermée contenant le NOM et l'adresse de l'auteur. Le texte lui-même portant un pseudonyme.

Premier prix : sept cent cinquante francs.
Deuxième prix : cinq cents francs.
Et trois prix de cent francs chacun.
Publication réservée à *Arcadie*.
Les nouvelles non primées pourront cependant être publiées par *Arcadie* sans que les auteurs puissent s'y opposer.

Les collaborateurs habituels d'*Arcadie* ne peuvent pas participer à ce concours.
Le jury est composé du Directeur d'*Arcadie*, de Pierre Nouveau, de François Lescun, de Sinclair, de Christian Gury et d'Odon Vallet.
Le choix est sans appel.

L'ENDEUILLÉ

Il marche à petits pas
Cet homme vêtu de noir
Avec son dos un peu voûté
Et personne à qui parler.

Il marche les yeux baissés
Comme un vieillard fatigué
Malgré ses vingt ans
Et son visage d'enfant.

Il marche à mes côtés
Sans même me regarder
Mon double, mon sosie, mon ombre
Et dans la nuit nos corps se confondent.

Il marche à petits pas
Pour la dernière fois
Vers une chambre habitée
Par le passé, par les regrets.

Je marche sans savoir vers où
Car il est mort mon amour
Et là où je l'ai laissé
On n'en revient jamais.

Je marche de plus en plus seul
Vers la solitude des veufs
Qui ont perdu leur âme
Et l'amitié, cette compagne.

Je marche à petits pas
Vers des pays si froids
Que rien ne peut subsister
Sinon moi, l'endeuillé.

ET POUR FINIR...

Et pour finir
Avec les interdits
De l'hypocrisie
Je dis, je t'écris
Mon amour
Mes aveux fous
Ma vie paillette
Airs de fête
Et de tendresse
Toi ma conquête

Et pour finir
Que vive la vie
Tout est permis
Pour aujourd'hui.

FLORÉAL DURAN.

ANDRÉ AUDUREAU

UN MERVEILLEUX DIMANCHE

« que peuvent donner les autres
quand on en attend tout ? »

Ed. Mazarine – 182 p. – 42 F

ALEXANDRE D'ARÇAIS

PEAU D'ANGE

Une destinée qui se joue derrière les volets clos...

Éd. Rotations – 50 F

CE QU'EST ARCADIE

par ANDRÉ BAUDRY

Ceux qui ont écouté mon discours lors du banquet des journées nationales d'*Arcadie*, au Palais des Congrès de Paris, le 2 novembre 1980 m'ont entendu redire des choses que je répète depuis 28 ans. Dois-je, pour nos lecteurs, écrire ici l'essentiel de ces vérités ? Les voici.

Arcadie ne fait pas de politique. Elle ne s'inféode à aucune doctrine politique, ni de droite, ni de gauche, ni d'ailleurs. C'est pourquoi elle a été fort éloignée de ces prises de position dangereuses et partisanes de ces homophiles nés en 1970 avec ces divers petits groupuscules, dont beaucoup sont morts, mais dont certaines renaissent sporadiquement avec des titres modifiés, mais, toujours semblables quant au fond.

Arcadie n'oublie pas que la politique, ou plutôt que ceux qui gouvernent ce pays ont leur part de responsabilité dans la vie des homophiles, et c'est pourquoi, lors des diverses élections elle interroge les candidats et porte à la connaissance des Arcadiens et des Arcadiennes leur prise de position.

Il n'y a pas de vote homosexuel. C'est ridicule et stupide de l'affirmer ou de le faire croire. Les homophiles dans leur immense majorité votent comme tous les citoyens selon leur philosophie et leur sens du bien public en général.

C'est dire aussi qu'*Arcadie* condamne résolument un vote spécial des homophiles par le dépôt de je ne sais quel bulletin dans les urnes. C'est se séparer de la communauté nationale, c'est inutile, dangereux. Ces bulletins ne sont pas comptabilisés, et ils indiqueraient une faiblesse nuisible aux homophiles, car elle serait inévitablement interprétée.

Janvier 1954 : les homophiles sont à côté des autres, avec les autres. Le visage découvert sous le regard des autres.

Nous sommes des citoyens avec nos particularités comme des millions d'autres citoyens ont aussi leurs particularités, et ce ne sont pas ces étranges candidats aux présidentielles (à

l'exception des « grands sérieux ») qui nous convaincront de notre erreur aux yeux de certains.

Arcadie entretient des relations, hier et aujourd'hui, avec de nombreuses personnalités politiques, de tous les partis représentés au Parlement.

Arcadie recherche le dialogue, serein, apaisé, intelligent, objectif.

Pour cela : ses congrès, ses réunions de province, sa participation à des rencontres avec par exemple le Planning familial, les syndicats, les comités d'entreprise, en recevant des groupes d'étudiants, d'infirmières, d'assistantes sociales, des éducateurs, des Élèves de l'E.N.A., et combien d'autres encore.

Elle ne crie pas inutilement, persuadée que ce n'est pas dans ce vacarme qu'elle obtiendra pour les homophiles ce qu'ils espèrent. C'est dire qu'elle ne descend pas dans la rue – et n'y descendra pas – avec des slogans qui font rougir ou qui font peur... et qui risquent d'entraîner le contraire de ce qui est espéré.

Arcadie n'investira pas le Sénat ou la Chambre des Députés... Mais elle sera reçue par ces parlementaires comme par tant d'autres. Langage posé, mesuré, réaliste, honnête... impartial. Œuvre de longue haleine certes, mais le tapage, à ce jour, n'a rien donné.

C'est pourquoi cette revue demeure austère aux yeux de certains. Pour gagner de l'argent, *Arcadie,* modifiant son esprit, et le sens de ses responsabilités et bafouant l'honneur des homophiles, aurait pu – car elle est sollicitée – ouvrir ses pages à de nombreux articles douteux... à des publicités répétées pour des lieux ou des produits dont une minorité d'homosexuels font leurs délices, mais qui sont loin d'être – et c'est heureux – représentatifs de l'immense majorité d'entre eux.

C'est pourquoi *Arcadie* dénommée entreprise commerciale fait sourire, surtout quand cette affirmation est proclamée ici et là par des homosexuels qui n'ont pas obtenu de nous ce qu'ils espéraient. (Reprécisons, une fois encore, que sur le plan légal et donc fiscal, *Arcadie* et le *Club littéraire et scientifique des pays latins* sont deux choses absolument séparées et ne s'entr'aident pas sur le plan financier. Les « anciens » en *Arcadie* savent pourquoi et comment est née la volonté d'un club homophile il y a 28 ans !).

Cette revue demeure donc d'un accès parfois rébarbatif, mais c'est notre volonté de la maintenir dans cette direction pour forcer ceux qui nous lisent à s'informer, à réformer leur jugement sur l'homophilie.

Que des homosexuels superficiels, vaniteux, affamés de sexe, ne s'en contentent pas, c'est leur affaire. Ce n'est pas l'affaire de l'homophilie en tant que telle. Et personnellement je plains fort ces individus sans ambition et sans volonté pour la défense de cette minorité.

Arcadie respecte les opinions de tous les Arcadiens, elle ne privilégie personne.

C'est aussi pourquoi elle se tient à l'écart des Églises, malgré ce qui est parfois dit et écrit.

Certes, comme vis-à-vis des partis, elle tente d'entretenir des relations avec des membres influents des diverses églises. Mais elle reste neutre. Elle n'engage pas les Églises avec elle, pour ou contre elle, et elle ne mélange pas église et politique, comme c'est la mode aussi, hélas et hélas.

Ce qu'est donc *Arcadie* ?

Un rassemblement de milliers d'homophiles – hommes et femmes – de toutes origines et de toutes conditions – (et non pas un rassemblement de « bourgeois » comme l'affirment des écervelés) – et ce, depuis 1954, qui, dans la dignité, celle des autres, la leur, tentent de vivre au sein des autres, avec les autres, avec leur différence, au nom des droits de la personne humaine. Et qui par leur revue, leurs actions, leur philosophie, tentent de créer un climat de compréhension entre tous les hommes et toutes les femmes de ce pays.

Entreprise hardie et rude.

Mais entreprise toujours menée dans l'intérêt supérieur des homophiles.

Arcadie ne cède pas au goût du jour, aux caprices du moment, comme elle ne cherche pas à flatter les homosexuels en quête du seul plaisir quotidien.

Responsable, du moins elle le croit, peut-être la seule, elle ne peut ni changer de cap, ni sombrer.

Ils sont des millions, ces hommes et ces femmes, homophiles, inscrits ou non à *Arcadie,* qui, dans le fond de leur cœur, remercient *Arcadie* de donner au monde décomposé actuel, le vrai visage de leur essence.

Arcadie veille, attentivement, amoureusement, sur ce dépôt.

ANDRÉ BAUDRY.

THÉÂTRE

L'HABILLEUR

de RONALD HARWOOD.

Plus que le drame du comédien octogénaire et minable dont les mythes ont mangé la vie personnelle au point qu'il ne se laissera attraper par la mort que sur scène, celui du dévouement absolu de son étrange habilleur Norman me touche (1).

Dévouement, d'ailleurs, inférieur puisqu'il ne résistera pas à l'ingratitude habituelle à tous les princes du théâtre ou du Sang.

Le titre de la pièce n'est-il pas la preuve que l'auteur anglais Ronald Harwood en fait son principal personnage ?

S'il est des professions dont les noms, au masculin paraissent d'abord un contresens, celle d'habilleur est biens de celles-là, à l'égal de celles de couturier, de fleuriste, de coiffeur car ces métiers demandent à ceux qui les exercent, d'être à la croisée des chemins des sexes officiellement reconnus.

Il n'y a pas si longtemps, un dictionnaire y ajoutait les ecclésiastiques.

De toute façon, le dévouement absolu à un être qu'on prend pour un génie, demande un effacement total de soi. Norman, l'habilleur, en effet, depuis qu'il a perdu sa voix au bord d'une mer brumeuse, tout jeune homme, ne vit plus que pour son dieu qu'on appelle Sir Johns pour le flatter.

Lui, quelque peu atteint de confusion mentale s'obstine à jouer dans les petites villes où les alertes de la dernière guerre vident la salle en quelques minutes.

Ce que coûte à ceux qui en bénéficient ces dévouements admirés de l'extérieur, les célibataires le savent quand ils voient la gouvernante au grand cœur ou la sœur aînée, les lèvres pincées, son tricot à la main se lever et disparaître lorsque la sonnerie de la porte se fait entendre.

L'habilleur, lui, barre énergiquement le chemin à une toute jeune fille à laquelle Sir Johns voudrait bien goûter, dans une scène qu'on croirait d'Anouilh. Il ne supporte que la femme de son Maître parce qu'elle est son châtiment, actrice vulgaire et sans talent.

Le ton de la pièce change quand le Monstre sacré meurt sur scène. L'habilleur pousse, alors, le cri de Sganarelle quand don Juan disparaît : « Et mes gages... Qui me donnera mes gages ?... »

---

(1) Théâtre de la Michodière.

C'est là qu'on voit la classe des êtres, les grands comme Mazarin s'emplissent les poches avant, tandis que les autres ont des cris sordides après. Norman espère, au moins, être honoré dans les Mémoires posthumes de son Maître. Pas du tout. Sir Johns dédicace son livre au monde entier et même aux machinistes et non à lui. Dès lors, Norman nourrira sa rancœur pendant le reste de sa vie. Le lait de la tendresse deviendra l'encre avec laquelle il écrira la vraie vie de son idole.

La pièce impressionne visiblement le public surtout à cause du jeu des acteurs et de la mise en scène ingénieuse, J.-P. Marielle, le roi de la Fête. On le reverra dans Ionesco.

L'habilleur : Jacques François a la voix cassée, le débit syncopé, les doits en bouquets qu'on prête aux homosexuels 1930, les petits pas pressés des Servants qu'on voyait s'affairer à la N.R.F., il n'y a pas si longtemps auprès de Jean Paulhan.

Quand on aura exploré tous les fonds de tiroir du Retro, au théâtre, à la télévision, au cinéma, retracé la vie des monstres sacrés des quatre-vingts dernières années et le petit monde qui gravite autour, on arrivera à quoi ? A la nostalgie ?

Les années folles et la dernière guerre travaillent ceux qui, alors, étaient au biberon. C'est la ruée générale vers le temps perdu et la crainte des temps futurs. Un siècle octogénaire comme un individu a plus de facilité à imiter un vieillard qui se traîne qu'un adolescent qui s'élance. Sans compter que les adolescents d'hier courraient surtout vers les frontières.

L'idéal, aujourd'hui vole bas et les artistes, les écrivains, dirait-on jouent ou écrivent non pas allongés comme Proust mais étendus sur leur moquette et Bérénice fait ses adieux en blue-jean.

ANDRÉ DU DOGNON.

CINÉMA

JUSTOCŒUR

Film canadien de MARY STEPHEN.

Les historiques triangulaires n'ont jamais cessé d'être d'actualité.

Le fait d'avoir introduit dans la figure géométrique un, sinon deux homosexuels ajoute-t-il de l'intérêt au film ?

On peut en débattre.

Même si les sentiments des personnages, leurs réactions restent ambigus, rien dans Justocœur n'est de mauvais goût.

Évidemment tout le monde n'est pas Truffaut et Jules et Jim reste une réussite sans égale.

Retenons plutôt du film cet aphorisme : « C'est tellement plus facile pour un homme d'aimer un autre homme, aimer une femme... est si compliqué. »

A chacun d'en décider.

SINCLAIR.

LE REBELLE

film français de GÉRARD BLAIN.

Image bien peu attrayante de l'homosexualité que nous apporte Gérard Blain dans ce cinquième film — image, hélas, qui n'est ni fausse, ni tendancieuse.

Dans un monde où l'argent règne, s'étonner de ces conflits serait trop naïf.

La ville est pavée de ces personnages bien nantis, pourvus d'utiles relations comme Hubert Beaufils, le P.D.G. quelque peu douteux du film, et très résolus à se servir de tous ces atouts pour arriver à leurs fins.

Assurément tous ne sont pas aussi imprudents qu'Hubert, mais tous aussi ne sont pas systématiquement attirés par des marginaux comme Pierre Jouffroy, le rebelle.

La manipulation de certaines proies exige plus de précautions : il est frappant (dans tous les sens du terme) d'observer ici la tendance du chasseur à tourner le dos à son gibier. Attitude qui ne peut être un hasard, mais un choix du réalisateur.

Il serait injurieux pour Gérard Blain de restreindre son œuvre riche d'observations, de personnages et de situations vraies à ces seules péripéties.

Rendons hommage à un metteur en scène qui nous donne une peinture aussi poussée de notre société, même en frôlant parfois des situations proches d'Hector Malot.

Ne dissimulons pas que le film a bien des chances de déplaire aux politiques de tous bords, aux conformismes de tout poil et même à toute une catégorie d'homosexuels plus « fleur bleue » que nature !

Raison de plus pour le soutenir et le défendre.

Même si l'on a passé l'âge des révoltes, est-il interdit d'y rêver ?

SINCLAIR.

DEUX LIONS AU SOLEIL

film de CLAUDE FARALDO.

Certaines existences se déroulent au long d'un chemin tout tracé, large, uni, d'autres aboutissent à une impasse.

Deux tourneurs l'un veuf, l'autre divorcé, au retour d'écœurantes vacances se refusent à reprendre un travail tout aussi écœurant.

Et ils se risquent timidement dans le chantage, le hold-up voire la prostitution avec plus de naïveté que de vocation.

Hormis une escroquerie bancaire — vraisemblablement modeste — ils resteront des gagne-petits, des tâcherons minables et rateront tout, même leur suicide.

Ce compte-rendu trop sévère ne peut donner de l'œuvre qu'une idée incomplète et injuste.

René et Paul, au demeurant ne sont pas de mauvais bougres et ils font preuve à plusieurs reprises d'une vraie générosité de cœur.

De leurs rapports, nous saurons bien peu de choses.

Faraldo a fait preuve d'une très grande discrétion dans la peinture de ce couple, comme on peut en cotoyer beaucoup en Arcadie, mais qui rompt avec toutes les facilités, tous les poncifs aussi éprouvés qu'éprouvants des films habituels.

Pour ces notations un peu grises sans doute mais d'une grande honnêteté, ne boudez pas ces deux lions si peu féroces.

SINCLAIR.

— Bien étrange la terminologie de Martine Sarcey, lorsqu'elle exige (et obtient) les premiers outrages du malheureux Jean-François Stevenin; après tout la langue évolue si vite que mon vocabulaire n'est sans doute plus dans le vent. Encore un coup peut-être de la vaginocratie ?

CATHERINE RIBEIRO
FRANCIS LALANNE

Le monde de la chanson bougerait-il ? Combien sont-ils ceux qui ont chanté le droit à la différence tout en restant intégrés dans le show-business ? Je ne parlerai guère de Daniel Roux ou de Gil Cerisay qui dans leur répertoire louent les amours homophiles mais, ne sont-ils pas eux-mêmes en marge du système ? Deux faits sont notamment à retenir : deux personnages. L'un est déjà consacré, connu des médias et des milieux artistiques. L'autre fait ses débuts et ils apparaissent bien prometteurs.

Catherine Ribeiro suit son itinéraire de chanteuse engagée depuis onze ans. Elle vient d'enregistrer avec le groupe Alpes un nouvel album (La Déboussole — Philips) et de tenir l'affiche du Théâtre de la Ville durant quinze jours. De ce récital que dire sinon qu'il a attiré un public nombreux et enthousiaste mais surtout qu'il a consacré le talent d'une grande interprète. Catherine Ribeiro c'est une voix forte et puissante, un cri qui jaillit du plus profond d'elle même; cri de révolte, cri d'espérance dans ce monde où la violence et l'intolérance règnent. Mais il s'agit aussi d'un cri d'amour, d'un message à ceux qui vivent avec des œillères ou à ceux qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez. Catherine mène son combat, combat politique certes, elle ne s'en cache pas mais ses intentions sont nobles et lucides. Son ode à la paix ne peut qu'émouvoir même ceux qui ne partagent pas ses convictions. Ribeiro chante ses frères humains, les opprimés, les immigrés et pour cela elle plaide leur cause à coups de mots et de notes. Et parmi toutes ces causes, il convient de citer la notre. Ce simple fait méritait d'être signalé même s'il n'occupe qu'une place restreinte dans son tour de chant et sur un disque.

Voici le temps venu de parler d'un nouveau dans la chanson française. Je veux parler de Françis Lalanne, vingt ans, auteur et compositeur de ses propres œuvres. A son actif deux albums 33 tours dont l'un vient tout juste de sortir et une série de récitals au même Théâtre de la Ville. Si jeune et du talent me direz-vous. Il n'y a pas d'âge pour cela la preuve en est les deux distinctions dont il a été l'objet. Pour son premier disque il a obtenu le Grand Prix des Disquaires de France et pour le second le Prix International de la Jeune Chanson. Autant le dire tout de suite, Français Lalanne n'est pas homophile du moins son répertoire ne le laisse pas

entrevoir. S'il mérite d'être mentionné dans Arcadie c'est pour une chanson qui nous concerne plus particulièrement et qui figure sur ce deuxième album. Le titre « La plus belle fois qu'on m'a dit je t'aime ». Eh bien chers lecteurs, sachez-le, cette fois là c'est un « mec » qui le lui a dit. Rassurez-vous le sens du mot n'a rien de péjoratif. On pourrait qualifier cet aveu et cette prise de position comme un acte téméraire. « Aimer une fille ou un garçon c'est aimer de toute façon » c'est en ces termes que Françis Lalanne s'exprime. Mais son texte explique également d'autres réactions telles que la surprise, l'émotion et l'acceptation de l'autre. Les mots sont durs et crus. Rien ne sonne faux, ni le verbe ni l'intonation. La voix de l'interprète joue avec l'importance des paroles.

Une chanson c'est bien peu mais ce dont elle témoigne me semble important car même si elle représente un art dit populaire et mineur, méprisé par quelques intellectuels grincheux, on lui doit ses lettres de noblesse. Ribeiro chante des lendemains meilleurs. Lalanne apporte enfin une autre note, une vision personnelle de ce monde, celle d'une jeunesse mal dans sa peau, ballotée par les incertitudes de la vie. Le pessimisme règne en maître sur son œuvre mais cela ne reflète-t-il pas le comportement de toute une génération de sacrifiés ? Lui aussi se révolte et ses armes ne sont que ses propres mots, ses propres cris, ses propres pleurs. Son chants sort des entrailles et il nous remue, nous dérange, nous met mal à l'aise. Il plaide les droits à la différence, non seulement le notre mais celui de l'objecteur de conscience (je ne veux pas qu'on prenne mon fils), celui de la laideur (t'es toute seule), celui de la fille de joie (t'es marron), celui des drogués (marteau piqueur) et bien d'autres encore.

Être engagé politiquement peut obliger un artiste à mener une carrière marginale, hors de certains circuits commerciaux et sans appui aucun des médias, c'est le cas de Catherine Ribeiro. Par chance elle a un public qui lui est fidèle. Mais aborder des problèmes comme ceux de la famille, de la drogue et même l'homophilie peut coûter toute sa carrière à Francis Lalanne. Mettre la chanson au service de ses idées et en faire des messages ou des sujets de réflexion c'est aussi périlleux. Et parce que cela nous touche nous, homophiles, nous devons encourager cette entreprise.

FLORÉAL DURAN.

---

(1) Catherine Ribeiro — Passions — 33 t. et cassette — dist. Philips.
(2) Francis Lalanne — Rentre chez toi — 33 t. et cassette 3 oranges bleues — dist. Phonogram. Francis Lalanne — 2° album — 33 t. et cassette idem. (inclus « La plus belle fois qu'on m'a dit je taime »).

JEAN GUIDONI

Les lumières de la salle s'éteignent pour ne laisser que le faisceau d'un seul projecteur balayer le cercle de ce Théâtre en Rond de Paris. Et puis le voilà, tout de noir vêtu, les cheveux en désordre et cet air d'adolescent qui s'accroche à nos regards. Jean Guidoni fait sa rentrée parisienne avec courage et détermination mais aussi avec un répertoire qui n'élude pas la difficulté. Quand on est artiste on est tenté de céder à la facilité et à la tentation de faire du « commercial ». Lui, il donne l'impression d'avoir évité ce piège et pour cela son seul critère c'est la qualité.

Jean Guidoni c'est souvenez-vous en, il y a quatre ou cinq ans, une chanson écrite par Jacques Lanzmann, « Le Têtard », et une tournée avec Serge Lama. Depuis nul ne semblait prêter attention à ce jeune homme nouveau venu dans la chanson française. Aujourd'hui il nous offre le meilleur de lui-même, une voix puissante et chaude mais également des textes alliant le comique et le tragique. Les musiques collent bien aux paroles et le chanteur n'en est que meilleur. A certains moments on a même l'impression d'entendre les accents d'un Charles Trenet. Guidoni serait-il donc un de ses fils spirituels ? Il apporte à chaque chanson une touche de tendresse et d'émotion à vous faire frissonner. Rencontres difficiles, amours impossibles, mal de vivre, monde à la dérive, garçons indociles font de ce tour de chant un véritable tour de force. Et pour briser cet univers triste et gris admirons au passage quelques scènes cocasses telles que « L'Écorcheur d'Enfants » et une évocation d'Yvette Guilbert qui vaut bien le détour. Enfin et gare à ceux qui se reconnaîtront il envoie un pied-de-nez au machisme, à cette nouvelle mode venant des U.S.A., à ce mythe de la virilité par le biais d'une chanson : « Viril ».

Excellent spectacle que celui-là d'autant plus qu'il correspond à la sortie d'un nouveau disque (1) reprenant bon nombre de chansons de ce tour de chant. Espérons que les médias daignent enfin passer autre chose chose que les sempiternelles roucoulades aussi vides que débiles des purs produits du show-business. Avec de vrais artistes tels que Jean Guidoni la chanson prouve qu'elle existe.

FLORÉAL DURAN.

(1) Jean Guidoni, disque 33 t. et cassette R.C.A.

« L'INFINI CHEZ SOI »

de DOMINIQUE ROLIN (1).

Etrange dessein que celui formé par Dominique Rolin dans **L'infini chez soi.** Ce roman n'est pas un roman, cette biographie n'est pas une biographie ordinaire. Dominique Rolin se penche sur son « avant-vie », sur les événements qui ont amené sa naissance. Julia Mullem, veuve Cladel, a eu 7 enfants, dont Esther, née le 14 juin 1881. Elle autorise sa fille à voyager avec Juliette Labruyère « dont les mœurs ne sont un secret pour personne ». En effet, Juliette invite Esther avec le but avoué de lui faire connaître un jeune homme. En réalité, ce mariage devrait servir de paravent à d'autres amours.

Mais l'imprévu arrive. Esther n'est pas attirée par les femmes, comme sa sœur Eve. Elle se dérobe face à une avidité gourmande qui la convulse d'horreur. Elle tue le sexe de Juliette en toute innocence « parce qu'elle n'a pas voulu le voir ». Le 9 mai 1912 Esther Cladel, vendeuse dans une maison de modes, unit son destin à celui d'un jeune belge, Jean Rolin. Dominique Rolin est l'enfant née de cette union le 22 mai 1913.

Le lecteur partagera-t-il le jugement du critique du Monde pour qui ce roman « est un des textes les plus importants écrits en français depuis longtemps » ? N'hésitons pas à répondre **par la négative.** L'infini qui nous submerge est l'éternité de l'ennui devant une logorrhée pesante à base organique. Laissons au psychanalyste le soin de méditer deux phrases qui éclairent les profondeurs de l'inconscient : « au fond **... qu'est-ce que le mariage ? Un simple changement de mère** »... et « N'y aurait-il pas un procédé qui permette d'être un père sans passer par la femme ? ».

Il y a gros à parier que si ce procédé existait, un Arcadien l'eut inventé.

Et pourtant une chose reste dans le domaine du possible : ne pas lire le « roman » de Dominique Rolin ou s'empresser de l'oublier si le hasard ou la fatalité l'ont placé dans vos mains !

PIERRE FONTANIÉ.

(1) Denoël.

LE ROUQUIN

de Luc CHAREST.

De la « belle province » (P.Q., c'est-à-dire Province du Québec), nous vient une nouvelle fois (1) un roman de Luc Charest (2), avec une dédicace et une sympathique lettre, toutes deux pour les Arcadiens d'ici : il y est question des « mots libres de la vie ».

Ce qui passait fort bien dans *Autrement* risque aujourd'hui de retenir un peu le lecteur dans son adhésion : des paragraphes entiers de justification de la différence, de dénonciation des hétérosexuels s'aveuglant volontairement sur ceux qui les entourent, semblent pesants... Est-ce un roman, ou un manifeste ? De même, à étudier la psychologie de l'enfant, on n'est pas obligé d'insérer les résultats de ses découvertes sous forme de cours de pédagogie. Les personnages sont suffisamment compris du lecteur pour porter tout cela eux-mêmes, à travers leur comportement.

Car ceux que l'auteur montre sont des gens bien vivants, avec leurs joies et leurs ennuis : Marie-Eve élève courageusement et intelligemment son Yan de six ans et répare les gaffes dEvelyne, sa propre mère; Frédé(ric) et Denis, deux jeunes hommes profonds, sérieux et sympathiques aussi, vivent leur amitié sans complexes et sans forfanterie, et sont fort liés avec les précédents; et le rouquin, énorme cheval à bascule, à crinière et queue en corde rousse, cadeau de Noël, émerveille l'enfant. Mais Frédé n'obtient pas une promotion méritée à cause de ses mœurs, Denis subit une agression policière dans une discothèque gaie de Montréal, Paul — le géniteur de Yan — vient troubler un réveillon de fin d'année...

Certes, ce court livre souffre-t-il des commentaires un peu trop appuyés que nous avons soulignés ci-dessus; le récit devrait en être davantage charpenté. Mais avec sa générosité, ce texte intéressant (3) promet pour les suites que nous attendons.

Pierre NOUVEAU.

---

(1) Voir *Arcadie* — octobre 1979 — n° 310 — p. 681.

(2) Roman — 144 p.; 8° — Éditions allégoriques — Outremont, Québec — 4e trimestre 1980.

(3) Relevons quelques expressions que nous apprécierons de ce côté-ci de l'eau :

— *échapper,* employé transitivement — et directement — : « il échappe un livre sur le parquet »; *entrer en onde,* commencer une émission de radio; *une berçante, une tuque, des rôties;*

— mais l'affreux *solutionner* n'existe pas en français de France correct; pourquoi vouloir l'introduire en français du Québec ?

« SEBASTIAN OU LA PERDITION »

*d'*EILAHTAN.

Ce roman, *écrit* en 1975, à Rome et à Paris, se veut le premier volet d'une trilogie : TRIPTYQUE DE LUCIFER qui comprendra, outre « Sebastian ou la perdition », « L'enfant alchimique » (biographie d'un *vampire*) et « Histoire d'Ascanio » (journal d'un *castrat*), à paraître aux Éditions de la Différence en 1981 et 1982. L'auteur, une femme de grand talent, née le 9 novembre 1949, à Montpellier, « pour la première et dernière fois », se dissimule sous le pseudonyme mystérieux d'Eilahtan (Nathalie ou elle attend ?).

Delphine, demi-sœur de Mathilde, doit épouser un jeune homme qu'elle a sauvé de l'envoûtement exercé sur lui par un adolescent mystérieux qui ressemblait si étonnamment à celui que le *frère* du jeune homme (*Archibald*) avait aimé, à l'époque où lui même, Adrian, était enfant. En attendant, ils font halte dans la propriété de Mathilde et le futur mari de Delphine, qui explore le château, ouvre un cahier où toute l'histoire de Sebastian est racontée... Sebastian qu'il reconnaît précisément pour être, à la fois, l'amant d'Archibald et l'adolescent qu'il a chéri à Naples.

Tout le roman, qui se déroule sur la terre hostile de l'Angleterre victorienne, est centré autour de cette question douloureuse : Mathilde et Kenneth briseront-ils le cercle de la tragédie qui enferme Sebastian dans le désespoir de l'amour, dans une vie devenue suicide persévérant ?

Sebastian ignore son identité véritable. George, un proxénète débauché, lui a donné nom et fortune, tout en l'initiant à la drogue et à l'homosexualité. C'est par lui que Sebastian a rencontré Archibald, son grand amour. Mais la fatalité s'en mêle : Sebastian lui laisse croire qu'une jeune fille nourrit un tendre sentiment pour lui. Archibald le blesse dans un duel au flambeau et, de chagrin, il s'ouvre les veines. Sebastian demeure inconsolable, en dépit de l'attachement de Kenneth et de Mathilde qu'il a réunis autour de lui, après avoir essayé de vivre d'abord avec Kenneth, puis avec Mathilde, séparément.

Des rapports s'organisent entre eux « chacun dans sa singularité. Aucun ne peut imiter l'autre, aucun ne vit de l'exclusion de l'autre, dans la volonté de le menacer ». Vers quelles découvertes cheminent-ils ensemble, tous les trois ? La fin de la rivalité ? L'abolition de la différence, entre l'homme et la femme, entre le corps et l'esprit ? Peut-être chacun est-il aux deux autres une espèce de miroir ? En tout cas, plus personne n'est exclu d'aucun amour et le rôle de Mathilde consiste surtout à rendre le sens de l'amour à Sebastian, à lui permettre d'aimer Kenneth, à lutter aussi contre la destinée de vagabondages, d'errance et de fermeture de Kenneth et de Sebastian.

Mais Sebastian peut-il vivre avec un vivant qu'il aime *moins* qu'un mort ou qu'un rêve ? Bien évidemment non : Sebastian doit vivre dans l'amour qu'il a connu avec Archibald ou mourir comme Archibald est mort.

Qu'un tel roman ait pu être écrit, à notre époque, constitue pour moi une véritable énigme : le romantisme de la perdition au siècle de la pornographie de masse, froidement et savamment organisée comme Hitler sut, naguère, préparer le rituel de l'holocauste ! Alors que de plats ouvrages prolifèrent, avec la bienveillance des éditeurs, voici un livre *différent,* raffiné, d'une grande finesse psychologique et qui pose de grandes questions. Il nous rappelle que « la première dignité est celle de la passion », « que notre faiblesse s'accommode plus aisément de la débauche que du sentiment », que la solution est d'« aimer plus qu'on ne jouit » et que la seule manière de survivre à l'amour « est d'accepter d'en mourir ».

Les contradictions de Sebastian sont un peu les nôtres.

On sort de ce roman complètement fasciné, prêt à dire avec le beau Kenneth, avant qu'il ne disparaisse vers le Tibet ou l'Indonésie : « Sebastian, on se perdrait dans chaque détail de votre corps. Vous dissolvez la chair par la plus prodigieuse des incarnations. Des heures et des jours, on s'abîmerait dans votre contemplation. Vous avez la grâce d'un félin intelligent dans tous vos comportements. Vous avez une grâce surhumaine dans tous vos comportements. L'art n'est plus stérile : il vous a fait. Vous l'unissez à la nature, VOUS RÉVÉLEZ NOS RÊVES UNIS A TOUTE LA CRÉATION ».

PIERRE FONTANIÉ.

LES MOTS DE HASARD

nouvelles de MIREILLE BEST.

Une certaine poésie, un certain charme, se dégage de ces cinq nouvelles, un art du dialogue aussi (1).

Beaucoup plus de choses sont suggérées qu'exprimées dans ces « Mots de Hasard », assez belle trouvaille de titre soit dit en passant.

Le quotidien se trouve minutieusement décrit de façon incisive et âpre.

Des nouvelles de ce recueil « le Livre de Stéphanie » me paraît la mieux dessinée.

Une plume féminine pouvait seule avec semblable précision montrer l'envahissement des tâches ménagères coupant tous les élans de la mère d'une famille pas si nombreuse d'ailleurs et ne permettant qu'une escapade sans lendemain vers d'autres amours.

A nos sœurs Arcadiennes de nous donner leur avis sur l'authenticité de cette première œuvre de Mireille Best.

(1) N.R.F. 44 F.

ARGUMENTAIRE

Quatorze fiches réalisées par la Commission du monde professionnel d'ARCADIE destinées à tous ceux qui veulent avoir des arguments pour discuter de l'homophilie.

Indispensable à tous ceux qui militent...

Ed. ARCADIE — **10** F

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

VOTRE ASSUREUR | incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

AU BON PORC

SPÉCIALITÉ DE FOIE GRAS D'OIE

Frais, entier au naturel — Toute l'année

Au détail, le kilo : 370 F

Tarif au 1-9-1980

Tarif d'expédition de terrines sur demande

Choucroute paysanne — Saumon fumé

50-52, rue du Faubourg-Saint-Denis - 75010 Paris

Tél. : 770-06-86

LA VRAIE CHARCUTERIE A L'ANCIENNE
QUI VOUS RECEVRA AVEC SYMPATHIE

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

*
**

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE
VOUS SERA RÉSERVÉ

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

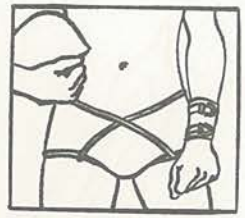
93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1979 Cuir, Nylon, Caoutchouc

Pour les Fous du Cuir
et les Anticonformistes

Boy's Cuir

Boite Postale : N° 33
13005 - MARSEILLE
CATALOGUES et TARIFS
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition

* Boutique de Vente, 37, rue Mazagran, 13001 Marseille. *

Salvatore

esthétique
coiffure
prothèse capillaire

sur rendez-vous
du mardi au samedi
de 9 h à 19 heures
18 rue des messageries
75010 paris

tél. 824.60.12 - 824.48.61
métro poissonnière - parking privé